Escayrac de Lauture, Stanislas
Mémoires sur la Chine

DS
706
E775
1865
v.1

MÉMOIRES
SUR LA CHINE

PAR

LE COMTE D'ESCAYRAC DE LAUTURE

LANGAGE

AVANT-PROPOS.
CRÉATION DU VOCABULAIRE.
CRÉATION DE LA GRAMMAIRE.
MÉLANGE ET SUBSTITUTION.
CRÉATION DE L'ÉCRITURE.
TRANSCRIPTION UNIVERSELLE.
SIGNALÉTIQUE.

PARIS. — LIBRAIRIE DU MAGASIN PITTORESQUE
QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

MARS 1865

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mmoiressurlach01esca

MÉMOIRES SUR LA CHINE

SÉRIE COMPLÉMENTAIRE

LANGAGE

DS
706
E775
1863
v.1

AVANT-PROPOS

Erreurs habituelles. — Bases de cette étude. — Exposé des principes.

Je vais soulever des questions qu'on croit insolubles, traiter un sujet qui paraît aride, une science nouvelle et qui a d'illustres maîtres, mais que des pédants ont obscurcie, que des utopistes ont travestie; une science livrée aux bêtes, et dont les meilleurs esprits s'écartent avec méfiance. L'expérience sera mon guide; sans étalage d'érudition, je signalerai les faits décisifs et les conclusions qu'on en peut tirer. Je serais bref si l'erreur ne devait être réfutée. La vérité est simple, et s'impose dès qu'on l'entrevoit; son exposition est facile : je n'aurai pas à employer un seul terme qu'un enfant ne puisse comprendre; je ne dirai rien qui ne soit clair, et le lecteur qui voudra bien me suivre y trouvera, je l'espère, quelque intérêt (1).

Presque toujours, apprendre c'est d'abord oublier : il faut, comme dit Bacon, faire table rase. Les grammaires mal faites du grec et du latin ont chargé notre esprit de notions complexes et bizarres : il faut, pour entendre l'essence et l'histoire du langage, répudier cette science d'alchimistes et regarder en face les faits.

Bien des peuples ne connaissent d'autre langue que celle qu'ils parlent; les étrangers leur semblent sourds et muets. Au milieu de nous, il y a des gens qui s'étonnent encore de ce que les Chinois puissent s'entendre en parlant.

(1) Tous les mots chinois cités dans ce travail y sont transcrits comme dans mes *Mémoires sur la Chine*. Quant aux mots empruntés à d'autres langues extra-européennes, je n'ai pas changé la transcription qu'on en a faite jusqu'ici.

Quelques notions incomplètes, des préjugés absurdes égarent les premiers chercheurs : ils voient des langues parlées et des langues mortes; ils imaginent des langues mères. L'hébreu est une langue sacrée : ils en font venir toutes les langues, à moins qu'un patriotisme étroit ne leur en montre l'origine dans quelque dialecte grossier tel que le bas breton.

En s'étendant sur le monde, l'Europe a recueilli les idiomes de la plupart des peuples qu'elle domine, ceux mêmes qui, n'étant plus parlés, sont comme les témoins de l'histoire. L'arabe, le turc, les langues de l'Inde, de la Polynésie, de l'Amérique, ont été étudiés ainsi; le sanscrit et le zend ont été retrouvés; Champollion, enfin, effaçant d'un seul pas la trace d'un institut, a évoqué l'égyptien et fait parler le Sphinx.

Les faits observés sans critique, sur divers points du globe, par des hommes fort ignorants des lois du langage, furent laissés plus ou moins dans l'ombre; les recherches se limitèrent, comme pour mieux préparer les bases d'un plus grand travail. On approfondit les langues dites sémitiques et celles appelées tartares. L'attention, toutefois, se concentra davantage sur le sanscrit : le sanscrit fut pour notre siècle plus éclairé ce que l'hébreu, le latin et le grec avaient été pour les siècles précédents; on crut y trouver tout, en faire tout sortir; ce fut la langue fétiche; on s'inclina devant les vanteries d'un peuple qui, comme à peu près tous les peuples connus, se qualifiait de noble et qualifiait sa langue de langue parfaite, de langue par excellence.

Au point de vue de l'étude spéciale et limitée des langues de l'Europe et de l'Inde, le sanscrit a sans doute une grande valeur; il se rattache au gothique et au latin, comme le gothique et le latin aux dialectes germains et romans, et comme ces derniers à l'anglais et au français. Les Celtes, les Grecs, les Slaves, les Persans, les Indous, possèdent encore des mots et des formes dont le sanscrit a fait usage; mais ni le sanscrit, ni toutes les langues qui s'y rattachent, ne sauraient contenir toute la grammaire humaine; leur ensemble forme une fraction notable, mais une fraction seulement, du langage des hommes : c'est un groupe isolé parmi des groupes d'un aspect différent, parmi la foule presque innombrable des idiomes qu'on ne peut grouper.

L'anatomie comparée de quelques mammifères n'est pas toute l'anatomie comparée : elle montre quelques transformations, elle ne les montre pas toutes; elle ne découvre point le plan entier de la nature. Pour arriver à le comprendre, il faut suivre la création animée dans ses manifestations multiples, dans les plus hideuses comme dans les plus belles, sur toute la surface du globe et, sous ses couches successives, à travers le temps. De même encore, pour surprendre les secrets de la vie, c'est la vie qu'il faut regarder, et non point la momie purifiée par les prêtres, vide et

desséchée sous ses bandelettes. Sans doute, nous ne pouvons tout saisir : les lieux inconnus, le roc et la mer insondables gardent plus d'une poussière : la vie, presque insaisissable, se dérobe au regard et fuit sous le scalpel : mais au milieu de nos ténèbres, à mesure que les points lumineux se multiplient, de grandes lignes apparaissent, des figures régulières se dessinent, et nous voyons s'effacer les fantômes qu'une lumière indécise faisait vaciller devant nous.

La science, dit Hippocrate, est longue, et la vie est courte. Ne pouvant tout étudier, il faut, pour entendre au moins l'ensemble, étudier l'être dans ses principaux types. Pour le langage et en dehors de nos langues, on peut trouver ces types dans l'arabe, le turc, le basque ou le mexicain : dans quelque langue africaine ou polynésienne, organe grossier de l'homme noir ; dans le chinois, enfin, langue double, langue écrite, langue parlée, doublement instructive.

Pour comprendre la vie, il faut en observer autour de nous les manifestations ; il faut regarder vivre le langage, et non point interroger la mort. Les dialectes communs ne sont point, comme l'a dit Grimm, une corruption des langues écrites : les langues écrites n'en tiennent qu'un fragment : celles qu'on ne parle plus ne représentent qu'une forme et qu'une phase de ce fragment.

Dans ce qui nous environne de plus près la nature a mis tous ses secrets ; mais comme nous ne trouvons point de goût à l'air que nous respirons, nous ne voyons pas ce qui touche nos yeux.

C'est dans les langues vivantes qu'il faut chercher l'histoire du langage, et les plus vivantes seront les plus instructives. Les plus vivantes sont celles qui ont reçu le plus d'apports, qui forment le plus de dialectes, qui sont le plus répandues, qui servent à plus d'usages et sont parlées par des hommes plus divers. A tous ces points de vue, l'anglais est aujourd'hui la plus vivante de nos langues, la plus féconde, la plus capricieuse, la plus souple et la plus mobile ; elle mérite plus qu'aucune autre de fixer notre attention.

Mais il faut perdre de vue les sommets du Parnasse et descendre plus bas. L'anatomiste n'a point de délicatesses, le naturaliste ne dédaigne ni l'insecte qui nous échappe, ni le reptile qui nous répugne. Les bégayements de l'enfance peuvent nous éclairer sur ceux des premiers hommes : l'argot du crime, sur la convention tacite des sauvages inventant des mots : les signes tracés par des vagabonds, sur l'origine de l'écriture.

Il faut donc, avant de raisonner sur le langage, poursuivre des recherches multiples et patientes ; des études limitées, pour profondes qu'elles soient, ne peuvent qu'égarer, et le plus haut génie ne devine pas tout ce que les faits découvrent.

L'observation des faits n'est pas facile ici comme dans les sciences, où l'on peut

s'aider de la balance et du compas. Bien des causes d'erreur existent; les rapports que l'esprit doit saisir sont délicats et fugitifs; des notions incomplètes nous trompent, l'imagination nous entraîne, la critique a peine à suivre l'utopie.

J'entends mille échos répéter autour de moi les dogmes fallacieux du moment. Le vulgaire cherche sa vérité parmi les vieux mensonges, et la France affaiblie ramasse les reliefs de l'Allemagne.

Plus tard je reviendrai, avec plus de méthode et d'étendue, sur un sujet qui m'occupe depuis plusieurs années; aujourd'hui j'ai voulu résumer le peu que j'ai déjà pu comprendre, marquer une étape, et formuler les principes qui me guideront dans des recherches plus longues.

Ces principes, que je démontrerai plus bas, se résument ainsi :

L'homme a reçu de Dieu la faculté créatrice du langage.

Cette faculté se manifeste perpétuellement.

Il existe entre certaines idées et certains sons, ou certaines modifications d'un même son, un rapport qui détermine le choix des premiers mots et des premières formes, et ne cesse jamais d'influer sur le langage.

Le langage primitif a dû, pour être entendu, s'accompagner de gestes et d'intonations, et multiplier les sons représentatifs d'une même idée.

Les radicaux monosyllabiques peuvent être des types généraux de certaines classes d'idées; mais rien ne prouve qu'ils aient devancé des mots plus longs. Dans plusieurs langues, au moins, ils ne peuvent être regardés que comme une conception relativement moderne des grammairiens.

Le langage complète l'expression des idées et de leurs nuances, c'est-à-dire le vocabulaire et la grammaire, en juxtaposant des mots qui souvent finissent par se confondre en s'altérant inégalement.

Les traces de la méthode primitive et de la seconde méthode, ainsi que des phases par lesquelles elle conduit le langage, se retrouvent dans des proportions très-variables, mais sans exception, dans tous les idiomes. Il n'y a entre eux que des différences de degré. Il n'y a, à proprement parler, point de langues analytiques ou polysynthétiques, mais seulement des langues dont la méthode incline plus ou moins vers l'analyse ou la synthèse.

La partie fondamentale ou instinctive du langage est, avec de légères différences, due à la diversité des races, des climats et des circonstances, commune à tous les hommes.

La partie subséquente, raisonnée et conventionnelle du langage, est plus spéciale à chaque peuple; chaque peuple possède un fonds propre plus ou moins considérable.

Les tribus et les peuples, en se mêlant, mêlent leurs vocabulaires et leurs formes

grammaticales en les altérant dans leur aspect et dans leur sens; quelquefois un idiome se substitue presque entièrement à un autre.

L'idiome du peuple le plus nombreux, le plus fort, et surtout le plus civilisé, tendra à dominer le mélange; mais les procédés grammaticaux seront toujours demandés à l'idiome dont la grammaire sera la plus simple, et seront d'autant plus simplifiés que plus d'idiomes et plus de peuples se seront rapprochés.

La civilisation résulte du commerce et du mélange des hommes : les langues hybrides et alliées caractérisent donc les peuples civilisés : les groupes qu'on en peut former sont d'autant plus naturels et plus étendus qu'ils appartiennent à des fractions plus développées de la race humaine; chaque idiome, enfin, est d'autant plus simple et plus analytique que sa formation est plus hybride et son usage plus répandu.

Le langage est un phénomène de l'ordre naturel, obéissant à des lois simples qui s'imposent à l'esprit de l'homme : les diverses langues en sont seulement des formes et des phases : liées toutes par quelques points communs, séparées toutes par leurs traits propres, mêlées dans des proportions variables et en dehors de toute affinité des races qui les parlent, leur groupement en familles est commode pour l'esprit : vrai dans un sens très-général, il cesse absolument de l'être quand on pénètre dans le détail ou qu'on veut nettement définir des limites que la nature n'a point tracées. A un point de vue exact et philosophique, on ne doit donc pas regarder les langues comme mères, filles ou sœurs les unes des autres, mais comme alliées, et plus ou moins modifiées les unes par les autres.

La comparaison et le rapprochement des idiomes ne sauraient fournir aucune preuve concluante de la parenté ou de la provenance des peuples qui les parlent.

L'étude du langage fait voir comment s'est formé le langage et à quelles lois il obéit; elle ne démontre pas que tous les hommes descendent d'un seul couple, et elle ne démontre pas davantage le contraire.

La connaissance des lois du langage est, comme celle des lois du monde physique, féconde en applications utiles; elle permet à l'homme de s'aider des forces naturelles et d'en obtenir des secours inespérés.

CRÉATION DU VOCABULAIRE

Composition des langues. — Causes actuelles. — Premiers mots. — Types phonétiques. — Phonétisme anglais. — Théorie des racines primitives. — Pléonasme primitif. — Sens vague des premiers mots. — Origine des pronoms. — Origine des nombres.

Quand on compare les mots et la grammaire d'un grand nombre de langues, on reconnaît, comme je le démontrerai plus bas :

Qu'il y a un petit nombre de mots et d'artifices grammaticaux qui se retrouvent sur les points les plus éloignés et chez les peuples les plus différents;

Qu'il y a des formes et des mots communs à quelques peuples, à l'exclusion de tous les autres;

Qu'il y a, enfin, des formes et des mots particuliers à chaque peuple;

En d'autres termes, qu'il existe dans toute langue un élément humain, un élément partagé et un élément propre.

Tandis que l'élément partagé, assez important, permet de réunir en groupes certaines langues, l'élément humain, peu considérable, varié quelque peu, éparpillé sur les idiomes, indépendamment d'affinités plus grandes, ne permet point de les réunir tous, et l'élément propre assigne à chacun d'eux des commencements à part.

On doit donc se représenter le langage comme ayant autant de berceaux que l'humanité compta de premiers campements. L'instinct commun à tous les hommes en traça les premiers rudiments, le génie de chaque race y appliqua son empreinte, le commerce des peuples lui donna ses derniers développements.

Le langage est un fait divin; non que Dieu ait enseigné à l'homme ces langues variées et imparfaites comme toute œuvre humaine, mais parce que Dieu, comme l'ont dit des pères mêmes de l'Église, a mis en l'homme la faculté créatrice du langage.

L'unité humaine se révèle dans l'unité des premiers efforts, dans la similitude des premiers mots, comme dans l'arc, la flèche et la pirogue, dans le silex taillé et dans la pierre levée, premières armes, premiers outils, premier témoignage d'une impulsion unique et divine.

« On peut, a écrit M. Renan, dire qu'il n'y a qu'une langue, qu'une littérature, qu'un système de traditions mythiques, puisque ce sont les mêmes procédés qui partout ont présidé à la formation des langues, les mêmes sentiments qui partout ont fait vivre la littérature et la poésie, les mêmes idées qui partout se sont traduites par des mythes divers. »

C'est d'un même point que la civilisation de tous les peuples est partie; une marche inégale, un écart peu sensible d'abord, ont mis entre eux la distance que nous voyons.

L'homme voit, il marche; il ne s'explique cependant pas sans un long effort de l'attention le phénomène de sa vision, le mécanisme de sa marche. Il parle de même, et la création du langage lui paraît inexplicable, comme son absence inadmissible. C'est une vieille habitude humaine d'expliquer par l'interversion des lois naturelles ce qui est le simple effet de leur action lente et continue. Jadis, racontait-on, notre planète embrasée vomissait des montagnes; l'océan bouillant et sans frein balayait tout de ses vagues; des créations nouvelles se succédaient sans relâche; les jours étaient mesurés par autant de cataclysmes. Sir Ch. Lyell, cependant, nous montre les continents lentement soulevés, lentement nivelés, se déplaçant à mesure que la mer se comble de leurs débris et que leurs barrières tombent; le climat, enfin, variable à travers les âges, comme la figure de la terre. La raison reconnaît alors dans le présent la suite du passé, et dans l'immensité de l'œuvre admire l'immensité du temps. De même qu'on attribuait à la terre une période d'action et une période de repos, on suppose que l'esprit humain dut manifester, pour créer le langage, une puissance qu'il ne possède plus. On fait de l'homme actuel un sauvage dégénéré; on allègue un miracle, et l'on passe. Je vais montrer dans les forces actuellement agissantes l'origine de tout le langage; je montrerai que sans cesse autour de nous il naît, meurt, se renouvelle comme tout ce qui est doué de vie.

Quand, nous plaçant à un point de vue plus haut et plus vrai que celui de la routine des colléges, nous contemplons les langues actuelles, nous y voyons deux éléments plus ou moins distincts l'un de l'autre, plus ou moins séparables.

En premier lieu, des signes ou des mots représentant des êtres, des qualités, des actions : leur ensemble constitue la matière et le corps du discours.

En second lieu, des signes ou des mots qui, fondus dans les premiers, unis ou juxtaposés à eux, rappellent les accidents divers de nombre, de rapport, de temps,

de degré, qui peuvent modifier les idées principales. L'ensemble de ces seconds signes ou de ces seconds mots constitue l'âme du discours ; il lui donne le mouvement et la vie.

C'est ce que disent les Arabes, qu'il y a des noms et des verbes, et puis des particules.

C'est ce que disent les Chinois, qu'il y a des mots pleins qui sont morts ou vivants, substantifs ou verbes, et des mots vides. Le discours est un calcul qui se fait avec des mots ; les mots vides y jouent le même rôle à peu près que le zéro et les signes du calcul dans notre numération.

Il y a des peuples, dont la civilisation est ancienne et fameuse, parlant des idiomes riches et puissants : il y a des peuples grossiers dont l'idiome est pauvre et la pensée infirme.

Comme on distingue dans le ciel des astres parfaits et lumineux, et des nébuleuses confuses et en travail, on distingue des idiomes développés et des idiomes informes ; on reconnaît des phases, on entrevoit un commencement.

Mais comme il n'y a point de langue complète qui soit le fidèle miroir de la pensée, il n'y a point non plus de peuple qui ne parle pas. L'enfant crie en naissant et bégaye bientôt : l'homme parle comme l'oiseau vole et comme la fourmi travaille. L'instinct lui fait articuler des sons que l'instinct lui fait entendre : l'habitude et la raison, le hasard, c'est-à-dire l'action des lois qui nous échappent, complètent le langage ; mais l'homme ne peut être sans que la parole existe.

L'animal met dans un cri l'expression complexe d'un sentiment, la joie, l'amour, la crainte, la colère : ce cri, chez l'homme, c'est l'interjection brève, susceptible déjà d'une certaine variété.

L'homme peut rappeler à l'homme l'idée d'un animal en imitant son cri. Les Chinois appellent le chat *mao ;* nous avons le cri-cri, le coucou. Toutes les langues ont des mots de ce genre ; il s'en forme chaque jour, car le dindon, nouveau en Europe, a reçu dans le midi de la France le nom de *piou,* et les Australiens appellent la scie *yar,* en imitation du bruit qu'elle fait. Mais cela ne rend pas compte du langage ; il reste un abîme entre ces exclamations et le discours le plus simple : il faut combler cet abîme.

Par toute la terre, l'homme sourit pour témoigner la joie et se courbe pour implorer ; par toute la terre, ou à peu près, la couleur rouge symbolise la guerre, la force, la souveraineté : la couleur noire, l'infortune et le mal : la couleur blanche, la vérité, le bien, l'absence et le deuil. Il y a donc entre certains gestes, certaines couleurs d'une part, et certaines idées de l'autre, un rapport naturel que l'instinct nous révèle.

Il en est des sons comme des gestes et des couleurs : il y a des modulations plus

claires, d'autres plus sourdes, des articulations de force inégale, déliées, âpres ou stridentes, comme il y a des idées agréables ou tristes, des êtres aimés ou redoutables, des actions douces ou violentes.

Il y a des sons, enfin, dont l'articulation est plus facile, comme il y a des idées qui se présentent plutôt que d'autres.

Il y a donc, comme le dit M. Max Müller, des *types phonétiques* correspondant à certaines idées. La constance de ces types, toutefois, n'est pas absolue, et le savant professeur d'Oxford rappelle une pensée ingénieuse de Heyse, qui compare la variété de ces premières expressions à celle des sons rendus, sous des percussions diverses, par des lames de métaux différents.

La loi de ces variétés échappe à l'observation; on peut dire qu'à chaque idée simple répondent un certain nombre de types, mais on ne saurait ajouter que tel type est propre à telle race, à tel climat ou à tel continent : chacun d'eux, au contraire, est commun à des familles humaines que la distance, l'histoire et la nature séparent profondément: et bien que tous ne se retrouvent point partout, on rencontre fréquemment sur un petit espace les types représentatifs les plus remarquables d'une même idée.

Ainsi, l'idée de père est exprimée presque universellement par des mots composés de l'une des consonnes *p, b, t, d, m,* et d'une voyelle qui ordinairement est *a*. Des formes très-voisines, *at, aïta, tata, tete,* se rencontrent en égyptien, en basque, au Congo, à Mozambique. *Dada* est turc; *dade* et *dadi* se rencontrent dans les langues des Cafres; *ama* est mantchou, et *mamun* australien; *mama,* en fellata, signifie grand-père, et en cingalais beau-père; *ab, aba, baba, papa, pa,* sont de tous les pays ou à peu près; enfin, l'idée de père est rendue dans les seuls dialectes de la Frise, d'après Kohl, par les mots de *baba, tate, aatj,* etc.; et dans les dialectes gallo-italiens, d'après l'excellent ouvrage de M. Biondelli, par les mots *ta, ata, atta, pa, papa, boba,* etc.

L'idée de mère est de même très-généralement rendue par des mots tels que *am, mou, mama, wa, ya, ñya*. Le sanscrit rend les idées de père et de mère par des mots en *pa,* en *ta* et en *ma,* comme par les formes pareilles aux formes latines *pater* et *mater*. Ces appellations enfantines n'ont pu être devancées par aucune autre partie du langage; elles ne sont pas particulières au sanscrit : on ne saurait donc pas plus voir leur origine dans des radicaux signifiant nourrir, protéger, respecter ou embrasser, qu'on ne peut voir celle du mot *coucou* dans le radical *kutch,* faire du bruit; ce sont, au contraire, les mots signifiant nourrir, protéger, etc., ou du moins les valeurs attribuées à ces mots, qui sont postérieurs, s'il n'y a pas eu simultanéité et confusion complète dans la création du substantif et du verbe.

Les types phonétiques peignent surtout des actions : *kt* et *ks*, en sanscrit, en arabe, en turc, etc., rappellent l'action de couper; dans la plupart des langues, *fl*, *pl*, celle de couler; *r*, celle de couler, de rouler, de courir; *sp*, celle de sauter ou de jeter; *st*, l'arrêt; *gl*, l'attache; etc. L'expression des idées de bouche, de langue, de dents, de gosier, de nez, emprunte des articulations dites labiales, telles que *m*, *b*, *w*; linguales, telles que *l*; dentales, telles que *d*, *ts*, *n*; gutturales, telles que *ñ*, *g*, *r*; nasales, telles que *n*, ou sifflantes, telles que *s*. Les articulations *m*, *mñ* ou *ñm*, ou encore *d*, pourront servir à peindre l'idée de manger ou à dénommer certains aliments. L'usage de la combinaison *ñam* est très-fréquent en Afrique, en Amérique, en Asie; nos mots *manducare*, *manicar*, *mangiar*, *manger*, la rappellent.

Les plus récents de ces mots sont les plus imitatifs : peut-être est-ce parce que le latin, très-cultivé, avait affaibli une forme ancienne et populaire, soit par euphonie, soit afin d'y trouver une étymologie, et que des peuples plus jeunes en ont instinctivement gardé ou reconstitué le phonétisme expressif.

D et *l* traduisent l'idée de parler, et quelquefois, soit seuls, soit unis à *g*, celle de manger; *n*, *sn*, *nf*, celles qui se rattachent aux fonctions nasales; *ñ* et *g*, enfin, expriment le passage, l'étranglement, l'obstacle, etc.

Frappé de la constance de ces éléments communs, de Mérian dressa un catalogue de mots appartenant à beaucoup de langues, présentant le même sens et pouvant se rapporter à un certain nombre de types monosyllabiques, ou composés d'une, deux et quelquefois trois consonnes. Il voyait dans ces types les racines primitives dont les mots étaient sortis, et pensait qu'il n'y avait eu à l'origine qu'une seule langue. C'était faire passer deux erreurs au moyen d'une vérité. Si, en effet, l'existence des types phonétiques est incontestable, rien n'est plus délicat que leur détermination. La ressemblance de quelques mots peut tenir à des causes très-différentes de celle qu'on suppose. Il n'y faut donc pas trop insister. Enfin, la théorie des racines primitives ne peut qu'égarer l'esprit. Je traiterai plus bas ces deux questions.

Le phonétisme imitatif sera nécessairement plus ordinaire chez les peuples qui vivent plus près de la nature, et plus rare chez ceux plus cultivés dont la langue a été depuis des siècles mélangée à d'autres, épurée et remaniée sans cesse. Les mots qui, chez nous, se rattachent à des types anciens, ont traversé trop d'aventures pour n'y pas laisser quelque chose de leur forme, de leur articulation, de leur sens. Il y a des nations très-avancées, cependant, chez lesquelles le phonétisme imitatif est très-marqué. On remarque que le génie de ces nations est très-actif, et que leur esprit indépendant, leur forte individualité, ont repoussé le joug classique que portent les autres. La nation anglaise en est le plus grand exemple. Le même fait se révèle dans les dialectes qui s'écrivent peu, et dans le jargon des classes qui vivent en dehors

de la civilisation et de la loi, campées en quelque sorte dans les très-grandes villes, peu visibles à Paris, nombreuses à Londres, où la qualification très-expressive et très-juste d'*arabes des rues* sert à les désigner.

Le phonétisme imitatif des Anglais, celui des dialectes populaires, celui des arabes des rues, ne résultent point d'une tradition, mais de l'exercice constant de la faculté créatrice. Wallis montre qu'en anglais, au commencement des mots, *sn* se rapporte souvent au nez ou à l'idée de ramper; que *bl* indique de même une explosion, *str* une action forte, *st* une action qui dure ou s'achève, *thr* un jet, *wr* une distorsion, *cl* une adhérence, *sp* une expansion, *sl* un glissement, etc.

Ces remarques, dit le grand lexicographe anglais S. Johnson dans la grammaire qui sert d'introduction à son Dictionnaire, sont plus subtiles que solides. On pourrait les multiplier et en faire de pareilles sur toutes les langues. Il faut certainement les accueillir avec réserve; mais elles portent sur quelques faits réels, et toutes les langues n'en présentent pas autant. Ce n'est pas tout : ces formes sont bien anglaises; c'est le métal anglais sonnant sous la percussion d'une idée et sonnant à peu près de même pour des idées voisines. Il en est de même des termes triviaux forgés dans un cabaret ou débités sur un théâtre et répandus de là dans toute une ville, comme les termes inventés par un sauvage dans quelque assemblée sont colportés dans leurs villages par ses auditeurs.

Assurément quelque habitude guide, en dehors de l'instinct, dans le choix des sons; mais l'habitude n'existerait pas sans l'action ancienne et constante de l'instinct. Les types vivent, soit que des mots existants les rappellent, soit même que l'esprit les tienne en réserve. Balzac et Dickens n'ont pas donné aux personnages que créait leur fantaisie des noms indifférents. Ceux de Blifil et de Tartuffe, ceux de Jérôme Paturot et de Gogo, ceux de don Quijote et de Sancho prononcés à l'espagnole, rappellent quelque idée par eux-mêmes. Le nom de Gogo donné à un hypocrite ou celui de Tartuffe à un niais n'auraient pas la même force. Mais ni le sanscrit, ni la tradition, ne sauraient expliquer cela, et il est imprudent de leur en demander le secret. Si l'on se contentait de ces apparences qui satisfont des utopistes, on serait sans doute satisfait; car, grâce aux permutations très-nombreuses dont on peut fournir des exemples, on peut retrouver toutes les langues en germe dans le sanscrit; on les retrouverait de même dans l'arabe. M. Renan a insisté avec raison sur le danger que présentait l'emploi des dictionnaires hébreux et arabes : on a vu donner d'une même inscription cunéiforme, supposée sémitique, trois traductions entièrement différentes. Je pense qu'il serait facile d'en donner bien d'autres encore. Un docteur Schmidt fait sortir toute la langue latine d'une seule voyelle. Il n'est pas de folie à laquelle on ne puisse prêter quelques dehors spécieux;

mais la critique, toujours en éveil, ne doit inscrire les faits que quand ils sont constants, et ne s'exprimer qu'en termes généraux sur les choses dont le détail est inaccessible ou n'est pas encore complétement étudié. Il en est particulièrement ainsi des étymologies, c'est-à-dire des rapports qui lient notre vocabulaire à des vocabulaires plus anciens. Dans une acception générale, on doit reconnaître que ces rapports existent; dans chaque cas particulier, on doit, au contraire, incliner d'abord vers le doute.

De ce que les mots se forment d'après des types phonétiques, il n'en faut pas conclure que ces types se présentent d'abord dans le langage sous une forme rudimentaire. M. Threlkeld voit dans la langue des Australiens autant de racines que cette langue compte d'articulations ou de modulations, de consonnes ou de voyelles. Ces racines peindraient, selon lui, des idées abstraites; de telle sorte que l'informe jargon du plus stupide des peuples serait tout un cours de métaphysique et résulterait de la convention la plus savante. Je ne sais comment il a pu embrasser ce système, auquel l'examen des faits ne me paraît nullement conduire. G. de Humboldt pensait, comme Grimm et Adelung, que les premiers mots devaient être des monosyllabes. Tant que les mots simples suffisaient, il lui semblait qu'il n'y avait guère de motif pour désigner un seul objet par plus d'une syllabe : c'est là une naïveté philosophique. La nature mesure les forces qu'elle met en jeu; elle prodigue cependant les germes de la vie. Quant à l'homme, il exagère ses premiers efforts, et n'arrive qu'à la longue à en réduire l'excès : ses premiers signes écrits ne sont pas simples. Les plus anciens caractères chinois sont peu compliqués sans doute, mais il est facile d'en imaginer de plus brefs dont les Chinois ne se sont point avisés. Le langage peut devenir presque monosyllabique quand les mots usés et réduits ont acquis par une longue durée une valeur bien connue : c'est le cas en anglais et en chinois. D'autres langues, le malais par exemple, non moins simples dans leur grammaire et dont les mots peuvent être regardés comme primitifs, comme l'élément d'autres mots, comptent peu de monosyllabes. On peut ajouter que les prétendus monosyllabes anglais et chinois comptent quelquefois cinq consonnes dans la première langue et trois syllabes distinctes dans la seconde, et qu'il n'existe aucun exemple d'une langue absolument monosyllabique.

Mais les premiers hommes n'ayant point consigné leurs mots dans un dictionnaire, et voulant être entendus les uns des autres, devaient évidemment donner à leur pensée son expression la plus complète. Leur langage devait être un pléonasme perpétuel. L'enfant use de monosyllabes redoublés, tels que *nanan, dodo, toutou*. Ces redoublements sont fréquents chez les sauvages et même chez les Chinois, qui en usent beaucoup pour la désignation des degrés de parenté. On trouve dans un grand

nombre d'idiomes grossiers des monosyllabes que j'appellerai développés, tels que *mba, amba, mbamba,* etc. Le mot *ñama,* manger, commun à plusieurs peuples africains et connu hors de l'Afrique, rappelle les idées de mâcher, de manger, d'avaler; le mot *mangiar* les rappelle mieux encore. Aucun monosyllabe ne serait aussi éloquent; et si deux ou trois monosyllabes réunis avaient servi à composer ces mots, chacun de ces mots isolés eût pu n'être pas entendu. Je ne doute pas qu'un sauvage ne comprenne de suite les mots *stop* et *halte,* le mot arabe *idjri,* courir; mais il comprendra d'autant mieux des mots de ce genre qu'ils seront phonétiquement plus complets. Il faut remarquer, d'ailleurs, que la plupart des langues parlées par des sauvages disposent de peu de sons, ce qui réduit le nombre de leurs monosyllabes possibles. Non-seulement le mot ne se présente pas sous la forme simple que le raisonnement pourrait lui donner, non-seulement le verbe et le substantif peuvent être confondus, mais encore les articulations se doublent et se confondent souvent : *mb, mp, nd, nt, ng, ñg,* se trouvent partout où il existe des sauvages; *dl,* c'est-à-dire la confusion du *d* et de l'*l,* existe dans le galla et d'autres langues, comme jadis dans le norse et le latin. Les articulations rendues en français par *ch* et *j* n'existent souvent que combinées avec le *t* ou le *d* (*tch, dj, ch* et *j* en anglais). Il semble que chaque fraction de la race humaine n'ait connu d'abord qu'un petit nombre d'articulations, et que, par le mélange seul des races et des idiomes, quelques peuples soient arrivés à les posséder presque toutes, sans qu'aucun en ait encore réuni la totalité. On est surpris même de voir que des langues très-répandues se passent de nos consonnes *b, d, r,* dont l'usage semble si naturel, comme le français et l'anglais se passent des gutturales aspirées de l'arabe.

Les premiers hommes n'ont donc pas parlé par monosyllabes; on peut ajouter que, même en allongeant un discours que la pensée ne pressait pas beaucoup, ils n'eussent pu se faire entendre s'ils ne s'étaient aidés de l'intonation et des gestes. Dans un ouvrage sur le Soudan, j'ai montré des Arabes accompagnant leurs discours d'une mimique facile à entendre : quand ils parlent de manger, portant la main à la bouche; quand ils parlent de boire, portant l'ongle du pouce sur les dents; quand ils parlent de dormir, appliquant la main sur l'oreille; quand ils veulent signifier qu'il n'y a rien, faisant claquer l'ongle sur les dents, et quand ils veulent représenter une incommensurable abondance, soufflant sur leur main. J'ai énuméré trente de ces gestes; il y en a certainement bien plus. Dans le même livre, j'ai parlé du claquement de langue que font entendre surtout les Nubiens : ce son est usité par toute la terre; mais les Nubiens en font un usage très-fréquent, et, suivant l'intonation et le geste, ce son peut signifier oui, non, c'est bien, je ne veux pas, qu'est-ce que c'est? etc.

Il y a chez le sauvage, et l'homme peu cultivé en tient toujours, car on peut dire que l'homme naît sauvage, une extrême acuité des sens qui se développe par l'usage et en l'absence d'un exercice fatigant de l'esprit : le sauvage apprend jusqu'à la langue des bêtes : l'Arabe parle au cheval ; il dit *khe* au chameau, et le chameau s'agenouille. Nos chevaux entendent *hu* et *dia;* les bouviers dirigent leurs bœufs par des mots analogues. Il m'est arrivé à moi-même de voir dans le parc de Saint-James un jeune idiot qui bêlait avec les moutons, s'en faisait suivre, les faisait aller, venir, enfin parlait leur langue, si cela peut s'appeler une langue.

Si l'idiot et les bêtes s'entendent, on comprend que deux sauvages puissent s'entendre. Deux savants, l'un Chinois, l'autre Français, ne s'entendraient pas sans étude. Un Hottentot et un Australien s'entendraient, je le crois, très-vite, parce qu'ils donneraient à leur pensée la traduction parlée et gesticulée la plus complète, feraient à la fois comme les paysans anglais et français qui disent : *Says he he says* et *Qu'il dit dit-il;* comme le Bèchuana qui dit : *Disant il dit;* comme l'hébreu, dans lequel on trouve : *Il ouvrit la bouche et dit;* comme le Français et le Chinois qui disent : *Voyons voir* et *Regarder voir,* et comme le paysan provençal qui touche son œil en disant : *J'ai vu,* et son oreille en disant : *J'ai entendu.*

Il est naturel que les idées voisines de couper, de trancher, de tailler, s'expriment instinctivement par des sons peu différents, et que les trois mots ainsi formés aient tous les trois quelque chose de commun qui n'existait pas avant eux et sans eux, mais qu'on peut en isoler et qui se trouvera alors les résumer en les rappelant.

Les fameuses racines monosyllabiques du sanscrit ne me paraissent pas autre chose. C'est cinq siècles environ avant Jésus-Christ que des lettrés indiens les ont fait surgir de l'analyse de leur langue : déjà, cependant, cette langue existait depuis des siècles que l'histoire n'a pas comptés ; depuis longtemps on l'écrivait, et les Indiens en auraient su le secret juste autant que nous-mêmes si des études plus larges ne nous avaient ouvert un immense horizon qui leur était fermé. Si les lettrés anglais ne savaient rien du passé saxon et anté-saxon de leur langue, s'ils ne savaient rien d'aucune autre langue, ils trouveraient sans doute, en étudiant l'anglais, les radicaux *sn*, *bl*, *st*, etc., par lesquels ils feraient débuter le langage ; ils trouveraient dans le mot *swing* les radicaux *sw*, indiquant un certain mouvement doux et latéral, et *ing*, marquant la continuation et la lente extinction de ce mouvement : ils se baseraient sur l'analyse de mots tels que *sway*, *swag*, *sweep*, *swim* d'une part, *sling*, *cling*, *fling* et *sting* de l'autre. Klaproth, éminent par l'étude, l'esprit et la critique, mais souvent en défaut, comme tous ceux qui pensent et travaillent beaucoup, s'est laissé prendre à la théorie du monosyllabisme primitif des racines sémitiques. Elles ont

en général trois consonnes : il en a ôté une et a comparé les deux autres. Il a pu trouver ainsi des monosyllabes consistant en une voyelle prise entre deux consonnes : mais ces monosyllabes sont purement artificiels : ils n'ont en général pas d'existence en arabe ou en hébreu, et quand ils en ont, rien ne prouve qu'ils soient antérieurs aux mots de trois consonnes. M. Renan ne me semble pas admettre cette antériorité : ce n'est donc pas un vain culte pour l'opinion de grammairiens arabes ou juifs très-peu éclairés, mais une critique plus sévère que la sienne qui doit faire rejeter le jugement de Klaproth.

Il est probable, d'ailleurs, qu'un grand nombre de mots sont créés d'abord pour exprimer le même objet, et que c'est par élimination que la langue arrive à se limiter.

Le sens des premiers mots est très-vague : le mot *tyen* en chinois, mot évidemment très-ancien, signifie le ciel, Dieu, le jour, comme le mot *ji*, le jour et le soleil. Certains mots ont des acceptions bien plus variées. Medhurst en assigne trente-quatre au mot *foñ*, vent, *spiritus*. Dans le langage trivial des Français et des Italiens, les verbes tirés du latin *futuere* s'emploient de même avec le sens de donner, de placer, de jeter, de se moquer, etc. Le mot *chete* en anglais trivial caractérise des substantifs : exemple : *crashing chetes*, les dents : *grunting chete*, le porc. Les mots *chose* et *machin* sont en français vulgaire des sortes de pronoms généraux. Le sens de certains autres mots est très-général : ainsi, en chinois, tuu et lé, aller et venir, désignent réellement tout mouvement excentrique et tout mouvement concentrique, comme on le voit par des composés qui, suivant celui de ces mots qui y figure, signifient emporter ou apporter, prêter ou emprunter, etc.

Ces premiers mots ont un grand emploi. Comme on en fait à chaque instant usage pour former des composés quelquefois plus stables que telle ou telle de leurs acceptions, il vient un moment où beaucoup de ces composés sont peu intelligibles : c'est là qu'est la difficulté principale du chinois ; le chinois et les langues du même type consistant en grande partie en expressions complexes, sorte de résultante de mots premiers qui y entrent comme composants, il serait avantageux d'enseigner d'abord bien ces mots élémentaires, dont le nombre est peu considérable.

On retrouve partout la trace de certaines expressions figurées, plus communes dans le premier langage, et qui sont partout à peu près les mêmes : la tête est prise pour l'entendement, le cœur pour le sentiment, le courage, l'intérieur d'un objet : le fruit est le fils de l'arbre, le noyau l'os du fruit ; un homme brave a un grand cœur, un homme gai a le cœur léger, un homme méchant a le cœur dur, un homme généreux a la main ouverte, un bavard la langue longue ; un lâche est un lièvre ou un chien. Pour exprimer la surprise, on dit que les bras tombent, comme pour la colère

que le visage s'enflamme. Ces expressions survivent même à l'invention des mots propres : la Bible en fait souvent usage soit seuls, soit à côté d'eux. Les plus remarquables de ces figures se retrouvent souvent chez des peuples fort éloignés : ainsi les Turcs et les Béchuanas disent *s'aimer soi-même* pour être satisfait. *Avoir des mots,* pour se quereller, est une locution partout triviale et partout répandue. Les mots qui signifient vieillard et enfant s'appliquent de même aux chefs du peuple ou de ses familles et aux serviteurs. *senior* et ses dérivés, *presbyter*, *elder*, *ancien*, comme *cheikh* en arabe et *lao-ye* en chinois représentent la première idée; la seconde est représentée par *puer*, *oulad* et *valet*, *garçon*, *mozo; boy*, qui, en Chine, dans les maisons européennes, se prend dans le sens de valet de chambre et de valet de pied: en turc par *itch-oghlan*, etc., tant il est naturel d'honorer la vieillesse et de réclamer de l'enfance seule un service domestique.

On s'est demandé si les premiers mots étaient des substantifs ou des verbes : ils sont à la fois l'un et l'autre: leur place dans le discours indique, ainsi que ce qui les accompagne, leur valeur. Les verbes donnent naissance à beaucoup de noms. Les animaux, les astres, les plantes, peuvent être désignés par quelqu'un de leurs actes ou quelqu'une de leurs qualités, et sont nommés d'ordinaire de cette façon: mais quelquefois leur nom peut précéder un verbe ou un adjectif. Le nom d'un objet d'une certaine couleur servira à nommer cette couleur: le nom d'un animal qui rampe servira à exprimer l'idée de ramper, etc. Des substantifs tels que *cash* et *land* sont évidemment antérieurs à des verbes tels que *to cash* et *to land*. Dans presque toutes les langues, il y a des mots qui servent à la fois de verbe et de substantif. En arabe et en portugais, l'infinitif est regardé comme le nom de l'action; en mexicain, la troisième personne du présent de l'indicatif est un nom d'agent, comme chez nous le mot *garde;* dans quelques langues, on conjugue les adjectifs. En chinois, le mot *homme* employé comme verbe signifie humaniser: le mot *bon,* aimer; un même mot signifie monter, au-dessus, le dessus, élevé, etc., suivant la façon dont on l'emploie. En français, on dit le boire et le manger: en anglais, *to man a wall,* garnir d'hommes une muraille: *to bright,* briller; *to look,* regarder. Ces expressions sont dans le génie anglais. Mayhew a cité la locution *freshherring a town,* qui, dans la bouche d'un marchand de poisson, signifiait fournir de harengs frais une ville. On ne saurait aller plus loin.

Le pronom, important dans la plupart des idiomes et qui donne à quelques-uns presque toute leur grammaire, semble devoir être une des premières créations de la parole. Il a pour forme des mots brefs qui, pour la première personne, possèdent ordinairement une des consonnes *w, m, g;* pour la seconde, *t, n, s, k;* et pour la troi-

sième, *t, s, h, l*. On peut remarquer aussi que la troisième personne prend souvent des voyelles plus sourdes que la première ou la deuxième. Les pronoms ont donc partout quelque chose de commun et prouvent assez mal la parenté des idiomes. Ils ont pu être créés très-naturellement dans le mouvement de la parole et très-facilement acceptés, parce qu'une indication de la main dirigée par celui qui parlait vers celui à qui il s'adressait, vers celui dont il était question, ou ramenée vers son propre corps, a pu aider à les faire entendre. Toutefois, leur usage, très-répandu, n'est pas universel. Beaucoup de peuples, au lieu de pronoms, font usage de termes de respect ou d'humilité. Les Chinois ont, comme nous, des pronoms; mais ils disent le noble nom, l'humble nom, pour votre nom, mon nom; ils disent le vieux seigneur et le vieux père, pour vous et moi. Les pronoms leur sont donc inutiles. Leur emploi pour la deuxième personne est restreint en espagnol et en portugais: en italien, la troisième personne est usitée pour la seconde: les nègres de Bourbon disent : *Quoi ça vous il dit?* (Que dites-vous?) Le pronom de la troisième personne est celui dont on peut le moins se passer; il figure dans le discours pour rappeler un objet déjà connu, soit le nom de cet objet. On pourrait donc supposer qu'il a d'abord été une abréviation du nom de cet objet, c'est-à-dire qu'il y avait un nombre illimité de tels pronoms, et que le choix a fini par s'arrêter plus spécialement sur l'un d'eux. Rien ne s'oppose, d'ailleurs, à ce qu'on attribue aux pronoms de différentes langues des origines différentes.

Il était facile, en montrant un ou quelques doigts et en articulant en même temps un son, de faire accepter ce son comme expression d'un nombre. Les Guaranis disent une main et deux mains pour dire cinq et dix; d'autres peuples américains, pour dire quarante, disent deux hommes. Chez les peuples de l'Europe, les Basques compris, et ceux de l'Inde, chez les Chinois, les Malais, les Turcs, les Arabes et les peuples voisins de ceux-là, la numération est décimale. Chez les peuples africains, américains, et en général chez tous les peuples peu susceptibles de civilisation, elle est quinaire, c'est-à-dire que l'on exprime six, sept, huit, etc., en disant cinq un, cinq deux, cinq trois (1). D'après le capitaine G. Grey, auteur d'un vocabulaire des dialectes du sud-ouest de l'Australie, les peuplades qui habitent cette contrée ne connaîtraient que trois nombres, tout nombre supérieur à trois étant rendu par le nombre trois ou par un mot qui signifie beaucoup, plusieurs. M. A. Maury regarde

(1) Dans le slang italien des chaunters de Londres, on dit, pour sept, huit et neuf sous, *say-onee, say-dooe, say-tray saltee;* on dit aussi, il est vrai, *setter, otter, noba saltee*. Ce retour à la barbarie est singulier.

même la numération australienne comme binaire; c'est, d'après M. Logan, la numération première des langues dites dravidiennes, du Kole. par exemple. On peut dire qu'en général les sauvages ne s'élèvent pas facilement à la conception des nombres un peu élevés, tels que cent ou mille: les mots qui dans leur langue paraissent représenter ceux-là sont ordinairement employés avec une acception très-vague. Leur première signification était peut-être beaucoup. plusieurs (1).

(1) Une chatte ayant mis bas cinq petits dans une pièce de ma maison, je lui fis comprendre qu'elle devait les enlever; elle les enleva l'un après l'autre, et revint encore alors qu'il n'en restait plus. Elle ne se représentait donc pas le nombre de ses petits, bien qu'elle pût aisément les reconnaître.

CRÉATION DE LA GRAMMAIRE

Deux méthodes déterminatives. — Détermination phonique. — Détermination explicative. — Deux méthodes de réduction. — Mutilation des mots. — Moindre emploi.

J'ai montré comment le corps du langage, c'est-à-dire le vocabulaire, s'est naturellement et nécessairement constitué : il me reste à faire voir comment la grammaire s'est développée, comment le langage a reçu son complément nécessaire et sa vie.

Pour attacher à l'expression des idées principales celle des idées accessoires de nombre, de sexe, de degré, de mode, de temps, etc., l'homme a été conduit par son instinct, c'est-à-dire par un mouvement dont l'impulsion venait de Dieu, et dont la direction nous échappait, à l'emploi simultané de deux méthodes entièrement différentes, toujours en action, manifestes partout.

Faute de termes plus clairs, je les qualifierai de méthode phonique ou d'altération, et de méthode explicative ou d'association. La première modifie le sens des mots en en modifiant le son ; la seconde complète l'idée en ajoutant au mot principal un autre mot. De *lion*, la première méthode fait *lionne;* la seconde ferait *lion femelle*. Il n'est pas probable que les notions générales et abstraites de pluralité, de sexe féminin, d'antériorité, de contingence, etc., aient été dénommées d'abord : il est donc à supposer que la méthode phonique a devancé l'autre et s'est montrée d'abord plus active.

Étant donnée une idée et l'expression phonétique de cette idée, c'est-à-dire un mot, on trouvera généralement que l'objet de l'idée est susceptible d'accroissement ou de diminution, s'il s'agit d'un animal, en nombre, en taille, en force : s'il s'agit d'une action, en intensité, en fréquence, en nécessité ; et que le mot est de même susceptible de recevoir une articulation plus longue ou plus brève, plus emphatique ou plus

douce; qu'une addition ou un retranchement légers, le changement d'une voyelle ou d'une consonne, peuvent amener cet effet, c'est-à-dire une traduction sensible de la modification imposée à l'idée.

L'instinct suffit à imposer aux hommes l'observation assez variée, mais constante de cette règle. Nous prononçons d'un ton très-différent, dans notre propre langue, les mots *vous avez vu,* suivant qu'ils représentent une affirmation ou une interrogation; l'Australien met ses verbes à l'impératif en les prononçant avec emphase; l'Arabe, en redoublant une consonne, fait du verbe frapper le verbe faire frapper; le Mexicain forme beaucoup de pluriels en répétant la première syllabe des substantifs. Dans presque toutes les langues de l'Asie, à commencer par l'hébreu, et dans la plupart des langues parlées par des sauvages, en Afrique, en Océanie, en Amérique, on rencontre des pluriels de substantifs, et même des verbes, en taïtien par exemple, mis au pluriel par redoublement. En japonais, on peut dire homme homme pour des hommes; en mantchou, siècle siècle pour des siècles; dans le dialecte de la Nouvelle-Galles du Sud, grand grand veut dire très-grand. En malais, blanc blanc veut dire très-blanc: facile facile, facilement; où où, partout; mentir mentir, mentir habituellement, comme maison maison, des maisons, etc. Bien que le chinois soit très-éloigné du malais, les répétitions de ce genre y sont très-fréquentes; on en rencontre même dans l'écriture dont la prononciation ne tient pas compte. Ainsi le caractère qui signifie arbre et se prononce *mŭ*, répété deux fois, forme un caractère prononcé *lin,* qui signifie forêt; trois eaux représentent de même une immense masse d'eau, etc. Nous écrivons nous-mêmes R. P., révérend père, et RR. PP., révérends pères. Les Grecs usaient dans leurs temps passés d'un redoublement qui se retrouve en latin dans *tango, tetigi,* parce que l'action parfaite complétée a quelque chose de plus fort que l'action entreprise.

En allongeant un mot, on peut exprimer l'actualité, la continuation d'une action, comme sa fréquence ou son intensité. C'est ainsi qu'on dit en turc *severum,* j'aime, et *seviorum,* j'aime en ce moment.

La plupart des idiomes distinguent ce qu'on appelle des genres : en cingalais et en algonquin, il y a le genre animé et le genre inanimé; les pluriels persans les reconnaissent. Ewald en trouve des traces dans le sanscrit et même dans les langues dites sémitiques. En algonquin, le verbe varie d'après le genre de son régime. Ailleurs, il y a comme un genre fort et un genre faible; des voyelles plus sourdes ou plus claires les distinguent. En mantchou, de *khakha, ama,* homme, père, on fait *khekhe, eme,* femme, mère. Des verbes mêmes se distinguent ainsi : en turc, *olmaq,* être, devient *ölmek,* cesser d'être, mourir. Les terminaisons grecques et latines du masculin, du féminin, du neutre, rappellent cette règle. Le Français allonge la dernière syllabe

des mots féminins en la faisant suivre d'un *e* muet. En irlandais, un mot, tel que blessure ou tribunal, passe du masculin au féminin par l'interpolation d'un *i*. Les peuples tartares, les Turcs par exemple, ont poussé loin la distinction des voyelles sourdes, claires et moyennes : ils les choisissent pour les flexions de leurs mots d'après une certaine règle euphonique; mais il est à remarquer que cette règle est connue aussi des Yolofs en Afrique et des Celtes en Europe. En allemand, enfin, nous voyons à la fois des pluriels se former par un allongement qui rend la prononciation du mot plus accentuée et entraîne un changement harmonique de voyelles : ainsi *fuss, füsse*. Le changement de voyelles et l'accentuation plus forte ont survécu, en anglais, à l'emploi de la voyelle terminale : *foot, feet*.

Pour distinguer le nom du verbe, un temps d'un autre, ou attribuer à un même groupe phonétique, à de mêmes caractères écrits, deux valeurs différentes, on peut souvent se contenter de déplacer l'accent; cela a lieu en chinois quand on fait, comme on le dit, passer un mot d'un ton dans un autre. On en retrouverait des exemples dans beaucoup de langues : ainsi, en anglais et en italien, *cóntract* et *cárico* sont des substantifs, tandis que *contráct* et *caricó* appartiennent à des verbes; *ámo* et *amó*, comme notre et le nôtre, sont distingués d'une façon analogue.

On peut encore ajouter au substantif, au verbe, à l'adjectif, quelque syllabe significative ou sans signification. Tsö, en chinois, signifie fils; on l'ajoute à quelques substantifs pour les déterminer : il devient alors explétif. La syllabe *va*, qui n'a point de sens, joue quelquefois le même rôle dans la langue thaï : on dit, dans le nord de la Chine, Fɛ-wa, Pe-kin-nña, Ji-pan-nño, pour Fɛ, Pei-kin, Ji-pan; et ces syllabes terminales ajoutées quelquefois interrogativement, quelquefois sans objet apparent, comme cela a lieu pour d'autres syllabes dans d'autres langues, notamment en nubien, n'ont par elles-mêmes pas plus de sens que la terminaison d'un nominatif latin. On peut donc supposer que l'affixe du nominatif n'a point d'autre origine.

Il y a lieu de constater, sans qu'il soit possible d'en saisir clairement le motif, que les consonnes *n, ñ, t* et *s*, sont plus fréquemment employées que d'autres, et cela dans les idiomes les plus différents, à fournir la marque du génitif : on pourrait ajouter que *t* et *d* indiquent souvent le passé, comme *n* la négation, et *y* ou *w* l'affirmation.

Les langues dites sémitiques offrent l'exemple le plus frappant de déterminations grammaticales instinctives ou conventionnelles simplement phonétiques. Les voyelles ajoutées aux éléments écrits et aphones, aux consonnes du radical, donnent les temps et les personnes du verbe arabe. Il est difficile de s'expliquer l'établissement et les progrès de ce système grossier : sa complexité l'a fait passer pour savant auprès d'esprits prévenus; mieux inspirés, nous n'y devons voir qu'un monument bizarre de la barbarie des premiers âges.

En arabe, les pluriels se forment souvent soit par contraction, soit par développement. Il y a des idiomes, et particulièrement des idiomes africains, dans lesquels un changement de consonne donne le pluriel : ainsi nous trouvons en fourien *douo*, homme, pluriel *kouo*, et *dyou*, bélier, pluriel *léa*, en même temps que *kwénou*, femme, pluriel *kéni*. En fellata, nous avons de même *ndao*, autruche, pluriel *dabbi; soudou*, maison, pluriel *choudi*. Notre mot *œil*, bien qu'il se lie au latin *oculus*, n'en présente pas moins un pluriel, *yeux*, qui paraît formé par la simple inversion des éléments phonétiques, qu'on pourrait transcrire *ö* et *y*.

Quelquefois ce qu'on peut appeler le pluriel diffère du tout au tout du singulier : ainsi, en galla, *gourba*, garçon, a pour pluriel *idjollé;* on pourrait considérer de même l'arabe *khel* comme le pluriel de *hsan*, cheval : ce sont là, toutefois, des mots de source différente dont la signification a pu être limitée longtemps après leur adoption. Nous avons ainsi comme féminins d'étalon, de taureau, de bélier, les termes de jument, de vache et de brebis. Le verbe latin *tuli latum ferre* réunit les épaves de trois verbes : on voit de même en maltais le verbe *tghid*, dire, se transformer à la troisième personne du prétérit en l'arabe *kal*, il a dit. Les faits de ce genre sont communs surtout dans les idiomes de peuples peu avancés. Plusieurs peuples africains ont des termes verbaux qu'il n'est pas possible de ramener à des conjugaisons. Nos verbes les plus usuels présentent aussi des formes dépourvues de lien commun; tels sont presque partout *être* et *avoir*.

Dans le langage spontané et grossier des sauvages, une altération dans le son d'un mot peut modifier le sens de ce mot : dès les premiers jours cependant, et bien plus encore quand le langage se développe et s'étend, on voit apparaître l'expression plus claire des nuances grammaticales par l'emploi de mots significatifs. Rapprochés des mots dont ils complètent le sens, ils s'y unissent parfois intimement et en deviennent un appendice dont la valeur première est méconnue. Nos langues actuelles sont, comme les palais de Rome, édifiées avec des ruines : à travers tant de débris remaniés, il est difficile de remonter la chaîne des temps. Nous ne saurions expliquer toutes nos formes : mais il suffit que quelques traits soient saisis pour que le plan général se révèle. C'est ainsi que, bien que nos langues actuelles soient loin d'expliquer tous nos noms appellatifs, nous ne pouvons douter qu'ils aient eu tous, à l'origine, une valeur significative dans le langage commun.

A peu près tous les déterminatifs grammaticaux du chinois sont significatifs; non-seulement les temps, le pluriel, sont formés au moyen d'un adverbe de temps ou de quantité, le féminin au moyen d'un mot signifiant femme, femelle ou mère, mais encore les cas sont marqués par des mots tels que *pa, tsyang*, prendre, saisir, pour l'accusatif. Diverses classes de substantifs sont distinguées par ce qu'on appelle des

particules numérales qui répondent à nos mots *une pièce*, *une feuille*, *une tête*, etc. Des particules de ce genre prennent en souaheli la forme de véritables articles. En chinois, les verbes ou les mots employés avec un sens verbal sont souvent précédés d'un autre verbe qui aide à en fixer le sens, le verbe *ta*, frapper, par exemple : on dit *ta tchang*, frapper les armes ou frapper le combat, comme en anglais *to fight;* et il est à croire que l'anglais *to*, l'allemand *zu*, et le séchuana *go* qui précède de même des verbes à l'infinitif, ont dû posséder autrefois une valeur verbale propre. Il est difficile d'indiquer exactement le sens du petit mot qui marque en chinois le génitif, l'adjectif, le participe, le pronom possessif, qu'on peut regarder avec les Chinois et d'autres peuples comme autant de génitifs ou de déterminatifs de genre, d'attribut, de lien, entre les objets considérés (1). On ne serait pas plus heureux avec le signe pluriel *mŏn*, qui, comme d'autres signes en mantchou, est usité seulement après des mots désignant des classes d'hommes, des professions, etc. *Lar*, en turc, n'a pas plus de sens : mais il est supprimé dès qu'il y a un nombre défini, ce qui semble lui attribuer la valeur d'un adverbe de quantité. Enfin, en australien, les mots *mun* et *gurra*, signes du pluriel, et dérivés de *munda*, ensemble, et de *garro*, encore, peuvent nous éclairer sur le sens primitif du mot chinois *mŏn*, qui ne peut avoir avec l'australien *mun* qu'une ressemblance fortuite, mais qui a dû, comme lui, être d'abord un terme collectif ou un adverbe de quantité.

Bien qu'on puisse concevoir une langue sans pronoms, on est obligé de reconnaître que l'usage des pronoms est très-général, et l'on doit voir en eux la source d'une grande partie de nos déterminatifs. En anglais, par exemple, *he goat* et *she goat*, bouc et chèvre, sont un masculin et un féminin fournis par les pronoms. Le génitif, en anglais, en turc et dans d'autres langues, dérive du pronom possessif : l's qui l'exprime en anglais représente *his*, qui, contrairement à l'opinion de Johnson, a pu, en ce cas, être usité pour *his*, *her* et *its*, et l'est peut-être encore dans quelque dialecte. Nos articles *le*, *la*, *les*, ont pour origine les pronoms *ille*, *illa;* les articles grecs et germaniques s'expliquent aussi par les pronoms. L'article arabe échappait à cette explication et m'a longtemps embarrassé : c'est le séchuana qui m'a aidé à en comprendre l'origine en éclairant à la fois le commencement de l'article et du pronom. En séchuana, en effet, il y a un article qui n'est autre chose que la répétition de la première syllabe du substantif auquel il s'applique : on le prépose à l'adjectif qui qualifie ce substantif, comme on y ajoute, dans d'autres idiomes, les terminaisons casuelles du substantif. Représentant le substantif, il constitue une sorte de pronom spécial de la troisième personne. Je crois que l'article arabe s'est formé de même en

(1) Nous disons nous-mêmes *un homme d'esprit*.

répétant la première consonne d'un nom précédée d'un élif prononcé *e* qui en soutenait l'articulation : ainsi on a dit *el lsan*, la langue, *er ras*, la tête, *es sabr*, la patience, *en nasr*, la victoire; et comme il eût été trop dur de dire *eb bab*, la porte, *ek kelb*, le chien, *ew oulad*, l'enfant, on a en parlant remplacé par une *l* ces articulations initiales et quelques autres.

Les Australiens, beaucoup d'Africains et d'Américains comptent plus de pronoms que nous ou les combinent de diverses façons. Presque toujours le pronom régime est différent du pronom sujet. Nous avons ainsi *je* d'une part, *me* et *moi* de l'autre; cette distinction existait dans le sanscrit. Quelquefois il y a un pronom affixe d'une forme particulière et brève. Il y a des peuples qui ont un pronom pour dire à la fois moi et vous, un autre pour dire moi et eux, etc. Il y en a qui joignent le pronom sujet au pronom régime. La locution *je vous dis* se composerait pour eux d'un pronom complexe et d'un verbe; quelquefois aussi le pronom régime s'attache au verbe. On dit en arabe, *ihebbek*, il aime toi; en maltais, *irridek*, je veux que toi (je t'ordonne). En arabe et dans quelques langues africaines, notre verbe avoir est remplacé par un mot qui pourrait se traduire par *chez* et auquel s'attache le pronom : on dit *chez moi, chez toi*, pour j'ai, tu as; le pronom possessif se lie au nom des objets possédés. En turc, en faisant usage de termes qui signifient il y a ou il n'y a pas, on dit *il y a mon cheval, mon cheval* étant un seul mot, pour dire j'ai un cheval.

C'est de la combinaison indéfinie des pronoms que résultent les fameuses et fastidieuses conjugaisons du basque, de quelques langues américaines et du groënlandais, qui dans ce genre ne semble pas pouvoir être surpassé.

Le présent du verbe *être* paraît souvent n'être qu'un développement du pronom personnel. Nous trouvons en basque *ni niz*, je suis, *hi hiz*, tu es, comme en turc *sen sen*, tu es, *biz siz*, nous sommes, *siz siniz*, vous êtes, etc.; en mantchou, le verbe auxiliaire être ne diffère pas du pronom de la première personne. Les Turcs emploient au passé des terminaisons pronominales possessives : ainsi ils disent *idum* ou *oldum*, je fus, *d* marquant ici le passé, et *um* l'affixe possessif de la première personne.

Le verbe *être*, ou le pronom avec lequel il se confond, sert à former les conjugaisons turques. On peut dire que le pronom personnel donne toutes les personnes du présent et du futur, comme le pronom possessif toutes celles du passé; le présent, le futur et le passé sont indiqués de plus par une syllabe ou une consonne vestige d'une syllabe, qui, jointes au radical, constituent comme autant de participes présents, futurs et passés. On trouve la même chose dans le basque et d'autres langues.

En arabe, où le verbe *être* n'est pas usité au présent, on voit le pronom intervenir de plus en plus : ainsi la seconde personne du présent et du futur prend un *t* initial qui représente le pronom de la seconde personne, et dans les dialectes occidentaux

la première personne prend une *n* initiale qui représente de même le pronom de la première personne : au passé, la trace du pronom se montre après le radical.

Les verbes *être*, *avoir*, *devenir*, *faire*, *vouloir*, *falloir*, etc., servent à former les conjugaisons de la plupart des langues, soit qu'ils s'unissent aux autres verbes, soit qu'ils en restent séparés.

Ainsi les Basques emploient *avoir* pour l'actif, *être* pour le passif et le neutre, *y avoir*, enfin, pour conjuguer le verbe *falloir* ou plutôt le mot *nécessité*. Être et avoir sont fort usités en Europe. Nos diverses nations en usent différemment : les Français du Nord disent comme les Anglais, *j'ai été;* les Français du Midi disent comme les Italiens, *je suis été*. Ces mêmes verbes unis au radical se montrent dans les conjugaisons d'idiomes antérieurs au nôtre, comme dans nos propres conjugaisons. Je lui donnerai se dit encore, en portugais, *dar lhe hei*, j'ai à lui donner, aussi bien que *lhe darei*. Les Chinois se servent souvent en causant du mot avoir, *yeou*, pour indiquer le passé ; ils ont cependant d'autres façons de l'exprimer. Le verbe *devenir*, ou il est devenu, est usité parmi les Arabes du Soudan : *sar mat*, il est mort. Les Australiens disent : la maison est devenue près, *eurda kore perdook ; kore* est dans leur langue un signe fréquent du passé : ils emploient aussi *ga*, faire, et des dérivés de ce mot. Les Anglais disent : *I do love, I did love* et *I loved*, forme dans laquelle le mot *did* se trouve transposé et réduit à une lettre. Les Cingalais conjuguent tous leurs verbes, sauf à l'impératif, avec le verbe venir, *ennawa ;* enfin, *vouloir* donne des futurs à l'anglais, au valaque, au grec moderne, au persan, qui forme ses autres temps avec le verbe *avoir*. *Falloir*, *devoir*, servent de même à marquer des temps ou des modes dans les langues germaniques et dans les dialectes gallo-italiens, où *falloir* est exprimé par un grand nombre de mots différents, tels que *bentar, miar, seümi*, etc. L'impératif use même parfois d'auxiliaires : on dit en anglais *let us go*, et M. A. Boullier a trouvé, dans le dialecte sarde parlé à Barbagia, *fughes a benner* comme impératif du verbe *venir*.

Un même verbe peut, pour former ses temps ou ses modes, en employer comme auxiliaires plusieurs autres, dont chacun marquera un mode ou un temps. Prenons en anglais *do* pour le présent, *have* pour le passé, *will* pour le futur. Supposons que le verbe *être* n'existe pas, et que, par l'effet du temps et de leur emploi spécial, *do, have* et *will* aient perdu leur première signification, on aura pu dire d'abord *I good* pour *I am good, I before good* pour *I was good*. Le chinois procède ordinairement de cette façon. Mais on pourra un jour ou l'autre, traitant les adjectifs comme les verbes et se rapprochant de ce que font beaucoup de peuples qui les conjuguent, dire *I do good, I have good, I will good*, pour je suis, je fus, je serai bon. On aura ainsi constitué un équivalent de notre verbe *être*, qui fera *do* au présent, *have* au passé, et *will* au

futur. Il me paraît probable que l'irrégularité du verbe *être* dans toutes les langues les plus anciennes provient de ce qu'il aura été créé ainsi après coup, aux dépens de plusieurs auxiliaires dont la signification première était perdue.

Par une association plus ou moins intime de petits mots, on arrive à rendre toutes les idées avec toutes leurs nuances: mais le discours, composé de locutions ou de mots complexes, est devenu traînant. Les peuples dont l'intelligence est rapide veulent un langage bref; les plus grossiers mêmes d'entre les hommes répugnent à l'emploi habituel d'expressions trop longues. Par un effort instinctif et constant, en vertu d'une sorte de convention tacite, le langage, devenu complet, sera de plus en plus ramené vers une forme brève. Ce résultat pourra être demandé à deux méthodes bien différentes, que j'appellerai de mutilation et de moindre emploi.

Dans le premier système, les mots, d'abord juxtaposés, se confondront et se pénétreront en perdant une partie d'eux-mêmes: quelquefois ils ne seront plus représentés dans un composé multiple que par deux ou même une seule lettre. On trouve des composés de ce genre dans beaucoup de langues, mais plus particulièrement dans le basque et les langues américaines : *Achichillacachocan*, nom d'une ancienne ville mexicaine, veut dire lieu où les hommes pleurent, parce que l'eau est rouge. Il est à peu près impossible d'analyser de pareils mots : un peuple très-barbare, sans autre étude que celle de sa langue, peut s'en accommoder; une nation civilisée n'en saurait faire usage.

On rencontre cependant dans les langues européennes des contractions singulières; par exemple, dans les dialectes anglais, *nist* pour *il ne sait pas,* et en espagnol, *usted* pour *vuestra merced,* votre grâce.

Nous avons reçu des dialectes romans et germains nos mots tout formés déjà par quelque ancienne agglutination et quelque ancienne mutilation; nous en avons associé quelques-uns, nous en avons mutilé le plus grand nombre : ainsi *fragilis* est devenu *frêle* en français, et *exemplum, sample* en anglais. Les consonnes principales sont ordinairement conservées, et la syllabe qu'on peut regarder comme radicale persiste et fournit l'élément de nouveaux composés. Le motif en est que, lorsque deux ou plusieurs mots se suivent ou sont réunis, celui qui renferme l'idée principale est habituellement articulé avec plus de force; le sens guide souvent son choix : ainsi l'on peut dire en anglais *I will go* en appuyant plus sur *I,* sur *will* ou sur *go,* suivant qu'on veut signifier c'est moi qui irai, ou je suis résolu à aller, ou aller est ce que je veux faire.

Quand un mot est composé de deux autres, celui des deux qui a le plus d'importance prend, par le même motif, ce qu'on appelle l'accent : cela se remarque surtout

dans les conjugaisons des verbes ou les déclinaisons. Le petit mot ajouté au radical pour déterminer le temps, la personne, le cas, faiblement articulé, tend à s'abréger de plus en plus et à disparaître. Comme il n'a quelquefois plus dans la langue d'autre usage que la détermination grammaticale en vue de laquelle on en a fait choix, sa signification première est oubliée, et l'on n'y voit plus bientôt qu'un signe sans valeur par lui-même : ainsi *he loved* ne nous rappelle pas *he love did* (*he did love*), que le saxon aidé du gothique nous découvre. Dans le turc *sultanun at*, nous ne découvrons pas plus *sultan anun at* que dans l'anglais *king's horse*, qui a le même sens, nous ne découvrons *king his horse* (le roi son cheval), forme qui, dans le langage populaire anglais, se laisse parfois saisir; ce qui suffit à faire sentir que le génitif des substantifs turcs est celui du pronom personnel, c'est-à-dire un pronom possessif. *I will go* signifie en anglais je veux aller, c'est-à-dire j'irai; mais on dit beaucoup *I'll go*, et il n'est pas impossible que le verbe *vouloir*, remplacé un jour par ces deux *ll*, cesse d'être reconnu.

Mais les éléments simples en lesquels se réduit le langage, qui, se mouvant sans relâche dans un cercle sans fin, les combine de nouveau, sont loin d'être toujours d'anciennes syllabes radicales. Il entre dans la mutilation des mots beaucoup de caprice : les Anglais ont tiré des mots *plenipotentiary*, *cabriolet*, *omnibus*, les mots *plenipo*, *cab* et *bus*; *mobile vulgus* leur a fourni *mob*. Ils ont des centaines de mots semblables qui peuvent, à un moment donné, servir à en former d'autres : *cab* a déjà fourni *cabby*, cocher de cab; il pourrait donner *uncab*, *scab*, *cabless*, *cabbing*, *to cab*, etc. On a abrégé, en Angleterre, les noms des plus grands hommes aussi bien que les noms de baptême des enfants; on a été bien plus loin : au lieu de *member of parliament* ou de *knight commander of the bath*, on dit M. P. et K. C. B., nommant seulement ces initiales. Ces locutions, innombrables d'ailleurs, et qu'on pourrait appeler pronominales, sont usitées non moins dans les salons que dans la rue, et l'on pourrait dire, avec certitude d'être entendu, en parlant d'un ambassadeur qui se nommerait Edward Jones : *E. je the plenipo has been at last kecebed*. On voit combien le langage échappe par la complexité de ses phénomènes à notre observation la plus attentive, et combien l'on se trompe en cherchant à tous les mots actuels une origine lointaine et explicable.

Je ferai observer ici que c'est une loi commune à toutes les langues que les mots y soient d'autant plus courts que leur usage est plus fréquent. Ainsi les dénominations des monnaies et des mesures usuelles, comme les noms des premiers nombres, sont presque partout monosyllabiques : on dit un pied, une livre, une lieue, d'une part; un arpent, un journal, une quarterée, de l'autre, parce que les premières mesures sont plus souvent mentionnées que celles qui servent seulement à la vente des terres. On voit par là que ceux qui ont imaginé de dire quarante-cinq centimes au lieu de neuf sous entendaient peu l'essence du langage.

J'arrive à la seconde méthode, celle de moindre emploi; la langue chinoise nous en montrera toute la puissance.

Les Chinois pouvaient combiner leurs caractères à l'infini et représenter par un seul d'entre eux chacune de leurs idées; mais leur langue parlée n'avait que peu de sons, et leurs mots étaient sinon tous monosyllabiques, du moins tous assez brefs : un même son devait donc rappeler à la fois plusieurs idées, et il fallait, sous peine d'être obscur, définir mieux le sens des mots articulés dans le discours.

Pour cela, les Chinois ont imaginé d'ajonter à quelques mots un autre mot significatif, ou dont le sens était perdu de vue : le mot qui signifie habituellement fils à certains substantifs, le mot *frapper* à certains verbes, etc. Comme il y avait beaucoup de substantifs, il fallait les distinguer mieux encore : on ajouta donc, comme les Anglais, les mots poisson, oiseau, arbre, à des noms de poissons, d'oiseaux ou d'arbres qui eussent pu se confondre; on recourut, de plus, à de petits mots qu'on intercala entre l'énonciation des nombres et les substantifs représentant les objets énumérés : c'est ainsi que nous disons dix pieds de vigne, cent feuilles de papier, mille têtes de bétail. On imagina de redoubler d'autres mots, d'accoler deux synonymes, de faire suivre certains verbes d'un régime constant lorsqu'on n'avait point à définir l'objet de l'action : ainsi l'on dit *manger du riz* pour *manger*, dès que l'objet mangé restait vague, etc. Quant aux déterminations de temps, de nombre, de genre, etc., elles étaient fournies par d'autres mots, tels que *actuellement*, *plus tard*, *plusieurs*, *mâle*, *femelle*, etc.

Les Chinois trouvèrent ainsi le moyen de représenter, à l'aide d'un très-petit nombre de mots élémentaires facilement retenus, un nombre très-grand d'idées. Par des associations diverses de substantifs, d'adjectifs, de verbes, ils les représentèrent toutes sans effort, sans convention nécessaire, et d'une façon toujours intelligible; trouvant des noms à tout ce qu'on leur montre, ils font du baromètre l'indicateur de la pluie et du vent, de l'amorce de nos armes le petit chapeau de cuivre, locutions qui ne sont pas plus niaises que nos mots tirés du grec, et ne sont pas aussi désagréables à l'oreille que *pyroscaphe* ou *névroptère*.

Une méthode si simple, si claire, qui permet de s'entendre avec les Chinois en moins de temps qu'avec aucun autre peuple, n'est point à dédaigner. Des philosophes désireux d'établir une langue universelle auraient eu quelque peine à trouver mieux; cela, cependant, passe pour barbare. Le chinois, dit-on, est une langue très-pauvre qui emploie trop de mots pour l'exposition d'une même idée. Il s'agit ici de s'entendre. Qu'est-ce qu'une langue pauvre, et qu'est-ce qu'une langue riche? Les Chinois expriment-ils toutes leurs idées et toutes les nuances de leurs idées, comme les Allemands ou même les Basques? Assurément ils le font. Il n'est rien que leur

langue ne puisse exprimer, et si pour en arriver là ils doivent assembler des mots, ils ne font rien d'autre que ce que font les Allemands ou ce que faisaient les Indiens qui écrivaient le sanscrit. La seule différence est qu'au lieu de construire des mots sans fin et d'une mesure barbare qui, pour être entendus, veulent être décomposés à loisir, ils recourent à des locutions d'un sens habituellement facile, et, n'unissant dans la prononciation que quelques-uns de leurs termes élémentaires, font successivement entendre des mots d'une, de deux ou de trois syllabes sur lesquels l'accent tombe bien.

Leur procédé est-il plus lent? Cette question est facile à trancher. Il suffit pour cela de prendre des dialogues chinois et anglais; on verra que le chinois rend les mêmes idées avec moins de syllabes que l'anglais. L'anglais étant lui-même plus bref que l'allemand ou le français, on peut dire que le chinois tel qu'il est présenté dans ces dialogues est une langue extrêmement brève; je crois même qu'il n'en est pas d'aussi brève, et il importe peu qu'il emploie trois mots à définir un baromètre, si ces trois mots ne font pas plus de syllabes que le nôtre et ne sont pas d'une prononciation plus dure.

Mais le langage de ces dialogues n'est pas vraiment celui de la conversation. Ceux qui ont réuni ces dialogues ont voulu pousser la clarté à ses dernières limites, afin de faciliter le début des étudiants; ils ont donc à peine tenu compte de la règle fondamentale du chinois parlé, de la règle que j'appelle du moindre emploi.

Un certain poisson s'appelle *li yu*, c'est-à-dire le poisson *li*. Si je veux en parler, je le désignerai ainsi; mais chaque fois que son nom reviendra, je ne l'appellerai plus que *li*, et l'on saura de quoi je veux parler. Presque tous les mots composés ont de même une partie essentielle qui suffit à les représenter dès que l'équivoque est impossible, soit que le mot ait déjà été prononcé, soit que le contexte doive le faire reconnaître; le sujet de la conversation reste seulement obscur pour celui qui n'en saisit qu'un lambeau.

Le pronom possessif est formé par l'addition au pronom personnel d'une syllabe qui marque le génitif : *wo* signifie moi; *wo ti*, mon, et *ma*, cheval. On peut dire *wo ti ma*, mon cheval; mais on dit *wo ma*, parce que *moi cheval* est aussi clair que *mon cheval*, et que la situation occupée par le pronom suffit à faire entendre qu'il est au génitif.

Le pluriel, le présent, le futur, le passé, peuvent être marqués par des adverbes; mais si plusieurs verbes au même temps se suivent dans un même discours, l'adverbe de temps ne paraîtra qu'une fois accolé au premier verbe. Si, de plus, le temps est déterminé par un mot, comme *hier*, *demain*, l'adverbe ordinaire est supprimé; celui qui marque la pluralité l'est de même, comme la terminaison des pluriels

en turc, dès que l'énonciation d'un nombre défini en rend la présence inutile (1).

Les Chinois réduisent ainsi jusqu'aux noms de lieux : ainsi on dit Sʁ, Sʁñ, Tai. tao, au lieu de Sʁ-tmeʁ fʁ, Sʁñ-kyañ fʁ, Tai-tsañ tmeʁ, piñ pei tao, ce qui veut dire le piñ pei tao, ou intendant des trois districts dont les noms précèdent.

Le district s'appelle fʁ; le chef-lieu, le magistrat, la préfecture, s'appellent fʁ-tmeñ, tmi-fʁ, fʁ-yuan. Mais quand il n'y a pas d'obscurité, ces trois choses sont appelées seulement fʁ : on dira, par exemple, le fʁ est assiégé, le fʁ est mort, le toit du fʁ a brûlé.

Ainsi le chinois est bien plus bref encore qu'il ne le paraît à première vue; et il y a cette différence entre lui et nos langues, que nos grands mots une fois formés restent toujours aussi grands, tandis que le chinois, quand il a pour être plus clair juxtaposé des mots, peut, en n'en gardant qu'un seul, devenir extrêmement bref.

(1) Un exemple fera saisir la rapidité du chinois.
Kwan pou kwan? (Magistrat pas magistrat?) *Êtes-vous magistrat?*
Kwan. (Magistrat.) *Je le suis.*
Wen wou? (Civil militaire?) *Civil ou militaire?*
Wou. (Militaire.) *Militaire.*
Ki piñ? (Quel rang?) *De quel rang?*
San tsonñ. (Troisième inférieur.) *Du troisième rang, deuxième classe.*

MÉLANGE ET SUBSTITUTION

Commerce et mélange. — Comparaison des méthodes. — Comparaison des mots. — Mots empruntés. — Formes empruntées. — Lois du mélange. — Simplification du langage. — Langues secrètes. — Familles de langues. Classement philosophique.

Chaque premier groupe humain, sous une impulsion divine diversement reçue par des races inégales, a constitué son premier langage, c'est-à-dire mis en circulation quelques centaines de mots, et quelques formes ou quelques locutions d'une valeur grammaticale. Mais les hommes se multiplient, leurs campements se rapprochent, les tribus se déplacent, les nations se mêlent, leurs idiomes se mêlent aussi.

L'échange des produits de climats éloignés conduit les caravanes d'une extrémité d'un continent à l'autre. Pour commercer si loin, pour traverser tant de contrées, il faut s'entendre : les caravanes glanent et sèment leur langue aux lieux où elles s'arrêtent. Le hangar qui les reçoit s'appelle un *khan* au Caire et à Constantinople, à Delhi et à Pékin, sans qu'il soit aujourd'hui facile de deviner quel peuple a le premier fait usage de ce mot (1); le mot *bazar* n'est pas moins répandu. Ce qui se vend et s'achète, enfin, se vend et s'achète partout à peu près sous le même nom, gardant celui que lui ont donné les premiers producteurs ou les premiers marchands. Il en est de même des cultures nouvelles, des animaux et des outils nouveaux. Les Australiens ont pris des Anglais le nom du mouton, comme le monde entier a pris des Virginiens celui du tabac. Nos navires sillonnent aujourd'hui toutes les mers, portant sur tous les rivages les produits de l'Europe et les mots que l'Europe possède en commun.

(1) Il ne paraît pas arabe, et n'est probablement pas chinois, puisque les Chinois se servent pour l'écrire d'un caractère qui a déjà un autre sens et un autre son.

Mais avant ce grand progrès, le commerce existait dans le monde. Ignorant des chemins de la mer, il frayait sa route à travers les hommes, et sa trace est restée partout. Rome avait entendu parler de la Chine; plus d'un Carthaginois, sans doute, visita la Baltique, laissant en payement de l'ambre, des miroirs de métal, des épées ou des lances aux hommes qui taillaient le silex; et le sépulcre où descend l'Australien barbare révélera peut-être un jour l'âge simultané de la pierre et du canon.

Le nom du fer, celui des premiers outils, de quelques animaux domestiques, sont, sous des formes très-voisines, communs à l'Europe et à l'Inde. Cela prouve-t-il, comme on le répète, que les peuples de l'Inde et de l'Europe aient vécu sur un même sol et ne se soient séparés que lorsqu'ils connaissaient déjà toutes ces choses? Nullement. Les noms du tabac et du thé leur sont communs aussi, et, comme tous les mots imaginables, peuvent, par la fantaisie, être ramenés à des racines sanscrites : *tap*, brûler, par exemple, et *dhai*, d'où le grec *thaô*, boire, abreuver.

Les peuples sauvages se font la guerre: le vainqueur emmène des captifs. Des tribus se liguent contre d'autres tribus; leurs chefs se réunissent et discutent: leurs guerriers marchent ensemble au combat.

Un prophète parait, sa religion s'impose à des peuples nombreux. Avec elle la langue du prophète triomphe et s'étend. On lui demande l'expression des idées qui se rattachent à la religion. Des peuples barbares lui demandent aussi les mots de livre, d'écriture, etc. Allah prend en Turquie la place de Taïri; Éloi, en Australie, celle de Koung. Le mot *Kitab* suit partout le Coran; Malte emprunte à l'Italie les noms de l'encre et de la plume.

La faim précipite les peuples du désert sur des contrées plus riches. Les États civilisés jettent des colonies au milieu des barbares. Avec les étrangers entre une langue étrangère, qui se mêle à celle du pays ou la remplace, en n'en laissant subsister qu'un vestige.

Ces causes agissent, d'ailleurs, depuis qu'il y a des hommes: de telle sorte qu'il ne saurait exister aujourd'hui un seul idiome qui n'ait subi l'action plus ou moins forte de plusieurs autres.

Quand on examine les langues actuelles, on est frappé des analogies qui existent entre celles de l'Europe et de l'Inde; on est amené à les réunir en un même groupe, et bientôt à supposer que toutes les langues parlées dans le monde peuvent ou s'y rattacher, ou du moins être ramenées à un certain nombre de types, et former ainsi des groupes pareils au groupe européen.

On est amené encore à comparer ces langues entre elles, plus habituellement celles de peuples voisins: et comme elles ont plus ou moins déteint les unes sur les autres, qu'elles ont en dehors de tout commerce des éléments communs, qu'enfin on a le

désir de les rapprocher, on arrive à créer ce qu'on appelle des familles, familles moins naturelles encore que celles imaginées par les naturalistes pour faciliter l'étude de leur science.

La comparaison des méthodes employées par deux idiomes est de peu d'utilité. Le nombre des procédés grammaticaux, comme l'a observé le savant rédacteur du Journal de l'archipel indien, M. Logan, est essentiellement limité. Il est donc naturel que plusieurs peuples aient eu recours à de mêmes artifices; et comme il y a entre tel procédé et tel autre un certain lien, il est naturel encore que ces analogies soient assez étendues. J'ajouterai qu'elles tiennent plus à une disposition de l'esprit et à un état social qu'à toute autre cause. De tels rapprochements ne grouperaient pas seulement autour du turc beaucoup de langues asiatiques qui en diffèrent profondément, ils y amèneraient encore le basque, le yolof et le celte, qui harmonisent les voyelles comme le turc, et qui ont d'ailleurs avec lui d'autres traits communs: ils confondraient ensemble le copte, le hottentot, l'othomi et le chinois d'une part, le basque et le mexicain de l'autre : on ne pourrait cependant y trouver les liens qui unissent étroitement l'allemand et l'anglais, le latin et le français, le sanscrit et le bengali, l'arabe même du Coran et celui qui se parle au Caire.

C'est dans les mots qu'il faut chercher la trace du mélange des langues ou de leur triomphe les unes sur les autres, et par les mots il faut entendre ici non-seulement les mots significatifs, mais encore ces préfixes et ces affixes qui sont les débris de mots autrefois significatifs: ils ont même bien plus d'importance que les mots proprement dits, car s'il est facile à un homme d'attacher un nom nouveau à la mention d'un objet, il ne lui est pas aussi facile de rattacher l'expression d'une conception grammaticale à des signes dépourvus de valeur propre et conservés seulement par une tradition étrangère.

Parmi les mots, il faut écarter d'abord ceux tout instinctifs qu'emploient l'enfance et les peuples enfants, ceux qui proviennent d'un type phonétique très-naturel et très-caractérisé, tels que *ks* pour couper, *t* pour frapper, etc. Il ne faut, de plus, attacher que peu d'importance à des ressemblances qui peuvent être fortuites. Il n'est pas de langue dans laquelle des missionnaires ne croient trouver des mots hébreux. On trouve de même des mots anglais dans l'égyptien; des mots chinois, notamment les pronoms de la première et de la seconde personne, dans la langue du Bornou. Vater a montré la similitude de quelques mots algonquins et irlandais; et je trouve dans un vocabulaire dressé par moi de la langue des Tibous l'expression *ambouré mounton*, signifiant beaucoup d'hommes, et qu'on pourrait croire composée des mots espagnol et portugais correspondants. *hombres muitos*, la prononciation de l'*i* de *muitos* étant très-nasale.

On considère généralement la comparaison des pronoms et des noms de nombre comme très-importante. J'ai indiqué des pronoms chinois dans la langue du Bornou : c'est un cas fortuit; mais en égyptien, en copte et en galla, les pronoms sont voisins de ceux de l'hébreu, de l'arabe et de l'amharique. L'égyptien et son débris le copte, ainsi que le galla, diffèrent cependant du tout au tout des langues dites sémitiques, langues très-caractérisées. L'égyptien et le copte sont ce qu'on appelle monosyllabiques, et les Gallas n'ont paru en Abyssinie qu'au dix-huitième siècle. L'adoption de pronoms étrangers ne me paraît nullement difficile à expliquer : celle des nombres étrangers l'est moins encore. Beaucoup d'Africains ont pris des Arabes six, sept, huit et neuf; en berbère, deux paraît même arabe. Il est assez curieux que six et sept, en égyptien, en hébreu, en arabe et en basque, aient une forme approchée de celle de nos idiomes. Enfin si, comme le dit le capitaine Grey, les Australiens ne comptent pas au delà de trois, il n'y aurait rien d'impossible à ce qu'ils adoptassent les nombres anglais, comme les Hovas ont adopté les nombres malais, auquel cas il se trouverait sans doute des étymologistes pour montrer que *gain*, un, *gooddjal*, deux, et *warring*, trois, peuvent être ramenés à des types sanscrits. En résumé, on peut dire que le rapprochement des pronoms et des nombres ne prouve rien au delà d'un emprunt peu important, et que les langues ne peuvent être intimement liées que par des liens plus forts et très-nombreux.

Quand un peuple reçoit des mots d'un autre peuple, il en altère habituellement la prononciation; mais il le fait d'après certaines règles, de façon que tel son est d'ordinaire représenté par tel autre : une ressemblance grossière ne suffit pas à prouver un rapport réel, et il faut que les différences qu'on observe entre des mots voisins aient une certaine constance.

Il n'y a pas de règle de permutation s'appliquant à toutes les langues. On a constaté et supposé un grand nombre de permutations réelles ou possibles. Il me paraît probable qu'il en existe bien davantage. On en rencontre de très-bizarres. Il est singulier, par exemple, qu'une articulation déjà existante dans une langue soit remplacée dans tous les mots qu'elle emprunte à une autre langue par une articulation différente. C'est surtout le cas en espagnol. L'aspiration représentée par la lettre *jota* est très-ancienne en Espagne. Cette aspiration a remplacé non-seulement *li* dans les mots latins ou de dialectes voisins du latin, tels que *filius, mulier*, bien que *l* et *i* existassent en espagnol, mais elle s'est encore substituée à la prononciation du *g; h* a, de même, remplacé *f;* et dans le peu de mots empruntés à l'arabe, la lettre ج, *djim*, s'est transformée en *jota*, tandis que le خ, *khe*, identique à la *jota*, et le ح, *ha*, aspiré, se changeaient en *f : el khordj*, par exemple, est devenu *alforjes*. La *jota* est, du reste, deux fois et demie plus usitée en espagnol qu'en arabe.

Les Alsaciens en France, le peuple du Sommersetshire en Angleterre, changent volontiers les fortes en faibles, et réciproquement : les insulaires de la Sardaigne changent souvent une *f*, un *p* ou un *t*, en *v*, en *b* et en *d*.

L'orthographe contribue à altérer la prononciation des mots introduits sous une forme écrite étrangère différente de la forme écrite que le peuple qui les adopte aurait donnée aux mêmes sons. Ainsi *beef* a perdu en anglais sa prononciation normande : *rail* en français, *general* en espagnol, présentent des exemples analogues. Les Anglais prononcent comme nous le mot français *machine;* mais il suffirait que ce mot fût fréquemment employé dans quelques petits journaux pour que le vulgaire, qui le prononcerait certainement à l'anglaise, imposât cette prononciation aux gens éclairés. Cela a dû contribuer beaucoup à la réduction du nombre des sons en chinois. La masse de la nation tend toujours à prononcer d'une seule façon, et conformément à sa prononciation la plus habituelle, une phonétique qui, en raison de l'imperfection du système, a été appliquée à la représentation de plusieurs sons nationaux ou étrangers. Le nom de *Yarkand*, par exemple, s'écrit Ya-örl-kyañ. Les gens instruits le prononcent correctement : les autres le prononcent comme ils le trouvent écrit.

Les mots qui passent d'une langue littéraire, ou de plusieurs dialectes parlés à côté d'une langue littéraire, dans une autre langue littéraire y arrivent les uns à travers des dialectes dont les habitudes de permutation ne sont pas les mêmes, les autres par l'action mieux réglée des écrivains. Ainsi le français a *frêle* et *fragile*, se rapportant à un même mot latin. Il a reçu des mots latins ou gallo-latins à travers le provençal et le picard. On jugera des variations qui peuvent atteindre un mot à travers des transmutations de ce genre par l'étymologie certaine de *jour*, venu de *dies* par *diurnus*. Mais si les mots sont une monnaie dont l'empreinte s'efface, ils sont encore une monnaie dont le change varie. Quand un mot passe d'une langue dans une autre, il peut arriver qu'il y remplisse un véritable vide : mais souvent il rend une idée qui avait déjà son expression : et comme on n'a pas besoin de deux termes pour exprimer un seul objet, le mot nouveau prend une signification particulière et en général moins étendue que celle qu'il avait auparavant. Ainsi, en anglais, les mots français *beef* et *mansion* ont pris le sens de bœuf préparé pour la table et d'habitation noble, parce qu'on en faisait usage en parlant aux conquérants du pays, qui ne paissaient point les bœufs et qui habitaient des châteaux. L'anglais *square*, qui veut dire carré, est de même devenu en français une place ornée d'un jardin, parce qu'il y a à Londres quelques places carrées de ce genre.

On dit qu'il y a en arabe tant de mots pour dire une épée, tant pour dire un lion, etc. Il y a là quelque exagération. Beaucoup de ces mots sont de simples adjectifs, souvent appliqués à l'épée ou au lion : les autres désignent presque tous une

épée particulière, ou un lion, une lionne, un lionceau, etc. Mais il en reste quelques-uns qui paraissent synonymes. Il est évident que ce sont là les vestiges certains d'autant de dialectes parlés par des tribus nombreuses, confondus dans la langue arabe, et manifestes non-seulement par ces mots, mais encore par leurs formes plurielles et d'autres particularités que la grammaire d'une seule tribu n'eût pu fournir. Presque toujours le sens des mots change en passant d'une langue dans une autre : l'anglais a deux mille mots français au moins auxquels il a donné une valeur nouvelle. Dans une même langue, ces changements ne sont pas rares : Molière et Corneille sont déjà mal entendus des gens peu instruits. Il est difficile de suivre l'enchaînement d'idées qui a pu amener tel terme à signifier telle chose. *Espiègle* vient d'un mot qui signifie *miroir*. Les polissons de Londres appellent quelquefois les gens de la police *unboiled*, non bouillis, parce que le soldat est pour eux un homard, comme la caserne une boîte à homards, et que l'homme de police, étant bleu, devient un homard non bouilli. On ne devinerait pas aisément une énigme de ce genre. Nos langues en sont pleines, et l'on peut dire en termes généraux que quand une langue moderne et une autre très-ancienne présentent deux mots de sens et de forme semblables, il y a lieu de supposer que cette similitude est l'effet du hasard.

J'ai dit que les formes grammaticales étaient rarement empruntées. Il faut se garder cependant de croire qu'elles ne le soient jamais. En général, un peuple qui s'approprie des mots étrangers les traite comme ceux qu'il possède déjà. Ainsi le turc prend un participe passé arabe, et, conjuguant à sa suite le verbe faire, en fait un verbe turc. Ainsi, dans l'italien de Londres, on dira *he seappered with the filie of the donner of the casser* (il s'est enfui avec la fille de la maîtresse de la maison), en mettant les mots italiens à une sauce anglaise. Quelquefois, cependant, les mots étrangers gardent quelques-unes de leurs formes; ainsi nous disons un *erratum* et des *errata*. Les mots arabes gardent souvent leur forme plurielle en turc et en persan. Les choses vont plus loin dans cette dernière langue : le mot *nawazich*, faveur, qui n'est point arabe, fait *nawazichat* au pluriel, comme beaucoup de substantifs féminins arabes. Les Maltais, en conjuguant un verbe d'origine italienne, tel que *nsalva*, sauver, s'écartent un peu des habitudes de leur conjugaison; et on peut observer dans les verbes basques, dont un grand nombre sont d'ailleurs purement espagnols, des formes latines telles que le participe passé *acabatu*, fini, de *acabatze*, finir. L'Arabe a mis aux mots empruntés des pluriels arabes : ainsi *burnous* (mérinos) fait *baranis;* mais on serait embarrassé de dire comment il pourrait plier aux formes de sa conjugaison le verbe turc *yemek*, manger, dont la partie radicale est *ye*, et s'écrit par la seule lettre *y*. Les gitanos d'Espagne, qui, bien que mêlés, doivent être regardés comme Indous, et font usage d'un vocabulaire très-voisin du sanscrit, ont emprunté

à l'espagnol toutes ses formes. Les gens qui parlent le rothwelsch appliquent de même la grammaire allemande à des mots presque tous hébreux. D'après M. Logan, les habitants des îles Viti ont adopté l'idiome (il entend par ce mot la grammaire) des conquérants polynésiens, tout en conservant dans une grande mesure leur ancien vocabulaire. On ne peut, d'ailleurs, se refuser à voir que les Celtes en France, les Ibères en Espagne, ont changé non-seulement la plus grande partie de leur vocabulaire, mais encore toute leur grammaire, pour former la langue française et la langue espagnole; et comme on ne saurait soutenir un seul instant que la population de la France et de l'Espagne soit latine de race, bien que des Italiens, soldats de Rome, et même des Latins, aient pu y faire souche dans quelques villes et dans quelques districts, on est contraint d'admettre qu'un peuple peut en tout ou en partie s'approprier les formes d'un autre peuple en même temps que ses mots.

Je crois avoir saisi la loi qui préside à ce phénomène, et je vais l'indiquer.

Lorsque deux peuples entrent en contact, ils cherchent à s'entendre et empruntent des mots l'un de l'autre. Un certain nombre de mots deviennent ainsi communs, et chaque langue en fournit d'autant plus que le peuple qui la parle est plus nombreux, plus civilisé ou plus fort. Les formes grammaticales s'empruntent moins : leur emploi, je l'ai dit, résulte d'une certaine tradition; il ne s'impose qu'aux initiés. Les peuples mis en contact, d'accord sur les mots, diffèrent donc sur la grammaire; et comme il en faut une, comme ils s'efforceront constamment de rendre leur langage plus intelligible et plus net, il leur arrivera naturellement de s'arrêter à celles de leurs formes qui seront les plus faciles et les plus simples. Si donc l'on imagine une langue nouvelle surgissant d'un mélange égal du basque et du français parlés par deux peuples supposés égaux en nombre, en civilisation et en puissance, cette langue contiendra des mots basques; mais sa grammaire sera française. Il y a plus : elle sera plus simple et plus analytique que celle du français ne l'était avant le mélange.

L'expérience directe démontre surabondamment cette proposition : la grammaire latine s'est simplifiée dans le français, l'italien, l'espagnol, parce que les Celtes et les Ibères, en abandonnant leurs formes plus complexes, ont encore écarté les difficultés principales du modèle latin. La grammaire germanique s'est simplifiée dans l'anglais, parce que l'Angleterre, extrémité de l'Europe, et dernière étape de tous les envahisseurs germains ou scandinaves, romains ou français, a dû plier sa langue à l'usage de tous ces peuples, ôter de sa grammaire tout ce qui choquait trop les uns ou les autres, et se borner à des formes sur lesquelles ils pussent aisément s'accorder. C'est ainsi que peu à peu le français et l'anglais ont acquis leur apparence actuelle, laissant derrière eux des formes plus compliquées, les vestiges mêmes d'une déclinaison que *ye* et *you* rappellent dans le vieil anglais, comme *li cos* et *le coq* dans le vieux

français (1). Les langues formées dans l'Inde sur les ruines du sanscrit et d'autres idiomes présentent le même caractère. La grammaire compliquée du sanscrit ne se retrouve aujourd'hui nulle part. L'arabe, en s'imposant aux Égyptiens, aux Berbères et à d'autres, a perdu ses cas et simplifié ses conjugaisons. Le copte n'était pas beaucoup plus analytique que l'arabe moderne tel qu'on le parle en Égypte; et il faut considérer qu'ici ce n'est pas une langue hybride qui s'est constituée, mais bien l'arabe seul, régnant par le fait d'une conquête religieuse qui a dû composer avec les vaincus. Le malais, rendez-vous de vocabulaires, compte, d'après M. Crawfurd, sur cent mots, vingt-sept anciens mots malais seulement contre cinquante polynésiens, seize sanscrits, cinq arabes et deux d'origine diverse : sa méthode est l'une des plus analytiques que l'on connaisse. Le chinois, enfin, type des langues analytiques, entendu par tant de millions d'hommes sur la surface d'un immense empire, ne peut être regardé que comme le résultat du mélange d'idiomes voisins peut-être, mais certainement nombreux.

L'action des mêmes causes se révèle de nos jours par des faits pareils. Ce qu'on appelle dans la Méditerranée la langue franque n'est qu'un italien grossier dépouillé de formes grammaticales inacceptables aux Maltais, aux Arabes, aux Turcs, aux Grecs, et même aux Provençaux et aux Catalans. La *lingoa geral* en Amérique, le *broken english* et les jargons créoles de nos esclaves ailleurs, obéissent à la même loi. Nous en trouvons en Chine un exemple plus frappant encore dans ce qu'on appelle la *langue pigeon :* pigeon est une corruption de l'anglais *business.* C'est donc la langue des affaires : plus exactement on peut dire que c'est celle des subrécargues et des portefaix. Son vocabulaire, monument sans égal de l'imbécillité humaine, est malais, indoustani, chinois, portugais et anglais. Il doit contenir, de plus, beaucoup de mots inventés, tels que *chow-chow,* manger. Sa grammaire est plus rudimentaire encore que celle du chinois; mais elle a gardé de cette langue quelques procédés. Ainsi l'on dit en pigeon *one picce man,* une pièce d'homme, pour un homme, comme en chinois i-ko jen. On y compose aussi beaucoup de mots, tels que *joss-pigeon,* du portugais *Deos,* Dieu, et de l'anglais *business.* Cette ridicule expression signifie le service divin. On y remarque, de plus, comme dans les jargons pauvres parlés par des sauvages, une grande élasticité dans le sens des mots. Ainsi le mot *chop* veut dire à peu près tout ce qu'on veut, et le mot *sabé* se prend pour savoir, pour vouloir, pour pouvoir, etc. Le vocabulaire du pigeon est, suivant les lieux et les temps, plus ou moins portugais, anglais ou chinois; mais il est toujours simple. Ainsi les Anglais

(1) M. A. Roullier a rencontré encore dans le sarde un cas de régime en *e* appartenant aux substantifs terminés en *r* et en *n*.

ont *I* et *me*, je et moi, comme ils avaient jadis *ye* et *you;* le pigeon garde seulement me : *me can*, je peux. La forme assignée au régime est la plus stable; ainsi nous avons gardé *le coq*, en supprimant *li cos*, qui était le nominatif.

Plus des langues voisines se mêleront, plus elles se ressembleront, plus elles arriveront à constituer ce qu'on appelle des familles: plus encore elles se mêleront, et plus elles deviendront analytiques, c'est-à-dire plus leur grammaire deviendra simple.

Mais le mélange des peuples est la source de la civilisation, car les idées, les notions, les progrès obtenus, entrent avec les mots dans le domaine commun, et, remis à la garde laborieuse d'un plus grand nombre d'hommes, reçoivent un plus actif et plus rapide développement.

Il en résulte clairement qu'on ne peut grouper en familles un peu nombreuses que les langues des peuples les plus civilisés, et que plus ces peuples seront civilisés, plus le groupe de leurs langues sera fort; plus encore ils seront mêlés, et plus leurs grammaires seront simples.

Ainsi l'Europe, la Perse, l'Inde, ont des idiomes voisins. L'Arabie, l'Abyssinie, la Palestine d'une part, l'Asie turque et mongole de l'autre, peuvent se lier de même; mais l'Europe est la reine du monde; ceux qu'on appelle les Sémites ont donné à la moitié des hommes leur religion; ceux, enfin, qu'on peut le mieux qualifier de Tartares ont conquis en divers temps l'Inde, la Perse, la Chine, le sud de la Russie et la Grèce.

Les dialectes chinois, et quelques-uns de ceux parlés près de la Chine, se groupent de même; mais après le peuple européen, il n'est pas dans l'histoire ou dans le présent de plus grand peuple que le peuple chinois. On peut faire encore un groupe polynésien, quelques groupes américains, africains, un groupe australien même; mais ces derniers sont sans importance. La vaste mais aride Australie n'a jamais compté beaucoup d'habitants. Sans champs et sans troupeaux, elle était parcourue par de misérables chasseurs qui avaient leurs échanges et leurs assemblées. Cette pauvre race a facilement arrêté un vocabulaire plus pauvre encore: et ce fait devrait à peine être rappelé si le mélange et la communauté des mots n'avaient entraîné l'emploi d'un système grammatical analytique ou plutôt rudimentaire. Dans la Polynésie, en Afrique, en Asie, en Amérique, on trouverait de même que les types les plus répandus s'accompagnent des caractères grammaticaux les plus simples et sont la propriété de races un peu moins barbares. Partout dans le monde, les langues dites polysynthétiques, les idiomes très-complexes sont les plus difficiles à lier entre eux. On y reconnaît la trace d'un long isolement : ils appartiennent à la barbarie et la caractérisent. Assiégés par la civilisation, leur dernier refuge est aux extrémités des con-

tinents, dans les îles ou sur les montagnes. C'est ainsi que se retrouvent le gaël, le kimru, le manx; que la langue des Kabyles a survécu à l'invasion arabe, et que les Pyrénées gardent le dépôt du basque.

Il arrive souvent que des sauvages, loin de mêler leurs langues, travaillent à les séparer. L'état constant de guerre, le besoin de cacher sa pensée à l'ennemi, ou quelque autre cause, expliquent cette tendance, qui se traduit de plusieurs façons, par l'argot, par exemple; car la civilisation a ses sauvages. Il y a l'argot qui retourne les mots, appelé *back slang* à Londres: celui qui y ajoute une syllabe, appelé dans le Caucase *farshipse*, à Londres *gibberish*, et dans les ateliers de Paris *javanais*. Il y a le langage allégorique des fleurs usité en Italie, celui par phrases rimant avec un mot qu'elles représentent: les jargons étrangers, tels que le gitano et le rothwelsch, et les jargons à vocabulaire factice, très-répandus dans toutes les prisons du monde. On trouve l'argot jusque chez les Hottentots, et il n'est pas de profession qui n'ait le sien. Les marins, par exemple, affectent d'employer à la désignation des objets les moins maritimes des mots inintelligibles aux gens de terre; les étudiants allemands s'isolent de même des philistins : tous les écoliers ont quelques termes particuliers, et il y en a qui les changent de temps à autre pour dérouter leurs maîtres. Il est certain que, dans ces jargons conventionnels, il y a beaucoup de mots inventés : dans le rothwelsch, les villes d'Allemagne sont habituellement désignées par leur initiale. Ainsi Augsburg est *yolof* (*aleph*), nom de la première lettre de l'alphabet hébraïque; mais dans le gitano, les villes d'Espagne ont des noms tout artificiels, et Jésus-Christ est appelé *Crésorne*.

Les langues écrites ne sont qu'une minime partie du langage humain. Elles sont dans chaque pays le produit de la culture d'un seul dialecte. Un choix plus ou moins large d'expressions et de formes fait dans les autres dialectes par les premiers écrivains, par Dante, par Rabelais, par Shakspeare, leur donne d'abord une certaine richesse; mais bientôt, sous l'effort des gens de lettres et des académies, qui les définissent, les épurent, les limitent, elles s'arrêtent et déclinent, tandis que les dialectes, méprisés, sans cesse en travail, altérant leurs mots et leurs formes, créant spontanément des expressions nouvelles, continuent à se développer pour alimenter les langues écrites de l'avenir.

La civilisation fond les tribus et en tire des nations; elle crée de grands États et fait régner de puissants idiomes. Elle tend donc à réduire le nombre et l'importance des dialectes populaires; mais elle n'asservit pas l'esprit humain au point d'ôter à toutes les fractions dont se compose un peuple leur caractère, leur génie propre. L'horizon de la plupart des hommes s'arrête à leur province, à leur district, à leur village; là sont leurs affaires, leurs habitudes, leurs affections. Ils n'ont avec l'em-

pire ou le reste du monde que des rapports rares et lointains; ils se conservent donc ou se refont des idiomes, ce que les beaux esprits appellent des patois. « Monnaie de cuivre, peut-être, s'écrie le poëte Porta en parlant de son dialecte milanais, mais monnaie de cuivre suffisante à payer l'or italien. » Le nombre des dialectes est considérable dans les pays même les plus avancés: non-seulement l'arabe, le chinois, le turc, mais encore toutes nos langues en comptent beaucoup : la France seule en présente de trente à quarante, dont les types principaux se trouvent dans le provençal, le picard et le français. En général ils ne s'écrivent point, ou, discrédités, ne servent à écrire que des pastiches, des compositions plates et surtout grotesques. Le Tasse a ainsi eu le triste honneur d'être mis en bergamasque et en vénitien: les pêcheurs napolitains le récitent dans un langage ignoble, dont les expressions et les images rappellent l'œuvre de Scarron: et si nos beaux esprits et nos poëtes avaient su seulement l'italien, ils ne se fussent pas laissé prendre à admirer le sens poétique des déclamateurs napolitains du Tasse. Porta fut un véritable poëte, mais un poëte grossier: Burns seul, peut-être, en notre siècle, sut tirer d'un dialecte qu'il ranima des échos harmonieux et élevés. Le kimru, le magyar, le maltais, commencent ou recommencent à s'écrire. La personnalité des peuples reparaît ainsi souvent, et l'on peut affirmer que si, par impossible, une seule et même langue était livrée à l'usage commun de tous les hommes, des milliers de langues se formeraient à l'instant à côté d'elle, sans elle ou de ses débris, langues aussi différentes que le génie et les habitudes des races humaines peuvent l'être.

La comparaison des idiomes nous facilite leur étude : en nous montrant comment le latin se transforme en France, en Italie, en Espagne, elle nous rend facile l'étude du français, de l'italien, de l'espagnol. A ce point de vue pratique comme à un point de vue plus philosophique, il y aurait lieu de l'introduire dans l'éducation. Un excellent travail de M. Egger sur les langues classiques comble déjà en partie cette lacune de l'enseignement français. La comparaison des idiomes nous apprend encore leur histoire: mais il ne faut pas lui demander ce qu'elle ne peut nous apprendre. Sur l'origine et la parenté de nos races, elle ne peut que nous égarer. Il n'y a point, en effet, de lien absolu et constant entre les langues et les familles humaines; les migrations et la conquête ont mis dans tout cela beaucoup de désordre. Les anciens Ibères parlent un bas latin: ils l'ont appris aux Indiens de l'Amérique du Sud, aux nègres de Saint-Domingue et même aux juifs que l'inquisition a de leur pays rejetés en Orient. Il s'en est cependant fallu de peu que leur langue ne fût le carthaginois ou l'arabe. Les Maltais ont subi l'arabe: le Macédonien Ptolémée avait porté le grec en Égypte; le Macédonien Méhémet-Ali y entra parlant le turc : il y trouva l'arabe, que Ptolémée n'y avait pas connu. Quelques milliers de fanatiques n'avaient cependant pas rem-

placé le peuple égyptien, toujours semblable à lui-même et différent des Arabes, comme le font voir tant de monuments, et surtout le hiérogrammate du Musée du Louvre découvert par M. Mariette.

De nos jours, les Anglais ont porté loin leur langue : elle est à Libéria, en pleine Afrique, parlée par des Africains; le capitaine Erskine a vu en Tasmanie deux ou trois douzaines de familles indigènes qui, en raison de la diversité de leurs idiomes natifs, avaient adopté pour s'entendre une sorte d'anglais; c'est la langue officielle et religieuse des Sandwich, bien qu'un roi de ce pays, malgré l'éclat de la pourpre, puisse, en raison de sa couleur, n'être pas accepté comme passager de première classe à bord d'un steamer américain.

Si donc, à côté de nègres parlant portugais, il y a dans l'Inde des peuples dont les langues ressemblent aux nôtres, il n'en faut pas trop vite conclure que ces peuples sont nos frères. Comment, après tant de siècles, retrouverions-nous des frères dans ce pays où l'Européen moderne peut à peine vivre et ne laisse point de descendants? Une telle parenté nous honorerait peu : nulle part l'esprit humain n'est descendu plus bas que la tyrannie imbécile des castes et le culte dégoûtant et stupide de l'Inde. C'est là cependant que le sanscrit fut parlé; on en retrouve la trace dans de nombreux dialectes; mais la structure de ces dialectes est loin d'être sanscrite, comme leur vocabulaire. Depuis que l'Europe a mis le pied dans l'Inde, elle a vu ce vocabulaire s'étendre dans l'Assam. Notre prétendue parenté, parenté injurieuse, avec une race inférieure ou déchue, n'a d'autres preuves que le sanscrit, et ce n'en est pas une. Les langues s'imposent à des peuples vaincus et survivent aux vainqueurs. La vallée du Gange est la grande Lombardie de notre continent : loin que nul en soit sorti, tous s'y sont successivement jetés, et le climat les y a tous successivement dévorés. Aucun peuple voisin de l'Inde n'eût traversé la Perse sablonneuse ou des déserts glacés pour coloniser l'Europe, alors que la mort lui faisait dans l'Inde tant de place. Les peuples européens, quelles qu'aient jadis été leurs langues, sont originaires de l'Europe; s'ils ne sont pas sortis de l'arche de Noé, ce n'est, en tout cas, pas de la Bactriane qu'ils sont venus : j'aimerais mieux, quant à moi, supposer que les Aryas sont venus dans l'Inde des bords de la Vistule, où vivaient les Arii, par la Thrace, qu'Étienne de Byzance dit s'être appelée Aria, dont, d'après Hérodote, le peuple était le plus grand après les Indiens, comme on aurait pu dire que les Phéniciens étaient les premiers après les Carthaginois. Les trésors de l'Inde ont pu civiliser des envahisseurs européens, le souvenir de leur civilisation a pu leur survivre; mais l'Inde n'a pas plus conservé leur race qu'elle ne conserve la nôtre.

Il est dangereux même d'insister trop sur les rapports que certaines langues présentent les unes avec les autres et de chercher à les grouper en familles bien définies,

car la nature ne connaît rien de tel. Sur les limites de chaque groupe, on rencontre des idiomes flottants, également pénétrés des éléments les plus divers : européens par ceci, tartares par cela, sémitiques par quelque autre chose. On aperçoit d'autres idiomes encore que des traits insignifiants paraissent seuls rattacher au groupe dont on s'occupe, et qui n'ont pour y être ajoutés d'autres titres que de ne pouvoir être classés ailleurs. Il est donc plus sage de s'abstenir, et tout en convenant qu'il existe des groupes européen, sémitique, tartare, polynésien, chinois, il vaut mieux ne point en approfondir la définition et ne point en dessiner les frontières. A regarder la méthode seule ou ce qui en est l'essence, on pourrait hasarder un classement philosophique : on distinguerait la synthèse de quelques idiomes barbares de la synthèse un peu moins grossière des Arabes, celle-ci de celle des Latins ou de la nôtre, qui respecte le radical et y ajoute des signes ou des syllabes : où le temps, la personne, le mode dans les verbes, le genre, le nombre et le cas dans les substantifs, peuvent être à la fois et confusément rappelés : on arriverait ainsi au turc, dans lequel chaque idée de temps et de personne, de nombre et de cas, est séparément rendue, et au chinois, dans lequel ces signes accessoires, plus séparés encore par l'écriture, sont restés significatifs, alors qu'ils ne le sont plus en turc.

Ces différences rappelleraient celle qui existe entre la numération synthétique des Romains et celle plus ingénieuse que nous avons reçue de l'Inde et des Arabes.

On ne saurait nier que ces méthodes existent, ni que les langues que j'ai nommées en offrent de frappants exemples : mais on se convaincra, par un bref examen, que dans aucune de ces langues leur règne n'est absolu, qu'elles représentent des formes et des phases dont tous les idiomes s'imprègnent un peu, et que, sous une impulsion plus ou moins rapide, ils traversent tous, ne devenant analytiques que pour s'agglutiner, ne s'agglutinant que pour se réduire par la création de nouveaux éléments simples, gardant toujours quelque poussière de la route qu'ils ont suivie. Ainsi, dans le chinois, tous les signes déterminatifs ne sauraient être traduits ; leur isolement dans cette langue, leur union au radical dans le turc, dépendent simplement d'un procédé graphique : *sevedjeksen* pourrait s'écrire en trois mots, *sev edjek sen,* dont l'un serait le radical du verbe aimer, le second le signe du futur, le troisième le pronom de la seconde personne du singulier. Dans nos langues, enfin, on trouverait des formes aussi analytiques que celles du chinois et du turc : *I will go* ne diffère pas du chinois *wo yao tchu, pennyless* ne diffère pas du turc *parasiz;* on y trouverait aussi des formes synthétiques, comme celles du latin et comme celles de l'arabe : *men,* pluriel de *man,* passerait aisément pour un pluriel sémitique, et le verbe *to be, I am, I was,* appartiendrait à la phase primitive et comme chaotique du langage.

CRÉATION DE L'ÉCRITURE

Méthode idéographique. — Tropes et rébus. — Clefs idéographiques. — Méthode phonographique.

Lorsque nous voulons transmettre notre pensée à travers le temps et l'espace, nous recourons à des signes visibles. Nous représentons habituellement une idée en traçant successivement les lettres qui correspondent aux éléments du son par lequel cette idée est représentée dans notre langue. D'autres peuples ne font point ainsi : c'est l'idée elle-même, et non point le son, qu'ils prétendent figurer. Notre système est ingénieux et d'un emploi facile; le leur, indépendant des variétés de la parole, s'adresse à tous les hommes : il a précédé le nôtre, comme toute synthèse précède toute analyse; il n'a point entièrement disparu de nos livres, on le voit même souvent renaître au milieu de nous.

Ainsi, nos chiffres, les signes de nos calculs, ceux gravés sur nos cartes, ceux de nos almanachs, ceux de nos annuaires, ceux qui représentent des monnaies ou des mesures, plusieurs figures du blason, la main des écriteaux, le serpent des murailles romaines, sont des caractères idéographiques. Nos abréviations mêmes prennent souvent ce caractère : ainsi, la lettre *l*, en anglais, représentant ce que nous appelons une livre, mais ce que les Anglais appellent *a pound,* est pour eux au moins un véritable idéogramme. Sans tenir compte de ceux du même genre, je crois qu'on trouverait en Europe deux ou trois cents caractères idéographiques d'un usage commun. Il ne serait pas sans intérêt d'en faire le relevé.

Je ferai remarquer encore ici que l'acquisition d'un petit nombre de signes simples

est plus facile que l'intelligence et l'emploi de l'alphabet, et que si l'on n'avait point le juste désir d'élever l'homme qui se livre au labeur des champs, mais seulement celui de l'aider dans ses comptes et de lui communiquer quelques notions grossières, il suffirait de lui donner cent cinquante à deux cents idéogrammes dont la tradition se conserverait sans école.

Je ne m arrêterai pas à la division futile et fallacieuse que les Chinois font de leurs caractères; je chercherai dans les faits eux-mêmes l'explication des faits.

La Chine paraît avoir eu, comme l'Égypte, des signes purement représentatifs des objets. Si presque tous ces signes furent les mêmes dans les deux pays, si un disque et un croissant représentèrent, sur les bords du fleuve Jaune comme sur ceux du Nil, le soleil et la lune, il n'y a pas lieu de s'en étonner. On assure que les caractères actuels gardent la trace de ces anciennes figures : il est permis de ne l'y trouver que rarement, et il serait désirable qu'on sût bien sur quelles inscriptions antiques on a rencontré les types de la première écriture.

On ne saurait accepter, d'ailleurs, que tous les premiers signes aient été représentatifs. Les idées d'existence, de passé et d'avenir, de grandeur et de beauté, n'ont point une figure qui se puisse imiter, et l'on ne saurait imaginer une langue écrite où elles ne figureraient point. Les Chinois disent que la vue des constellations, les dessins de l'écaille, la trace des pas du cheval, inspirèrent le premier inventeur de l'écriture : cela n'a rien d'improbable. Si les peintures égyptiennes conviennent à la pompe des édifices sacrés, des traits plus simples conviennent mieux à de vulgaires usages, et leur établissement conventionnel n'est pas difficile à expliquer; non-seulement il a pu coïncider avec la représentation des objets, mais il a pu la précéder.

Pour représenter un nombre, on a dû tracer autant de lignes qu'il contenait d'unités; puis, après dix ou cent unités, on a imaginé de barrer une de ces lignes, ce qui représentait la dizaine ou la centaine. On l'aura fait ainsi pour marquer la fin d'un nombre; c'est ce que nous appelons faire une croix : nous en faisons dans nos annuaires pour marquer les morts, non parce qu'il y a des croix dans nos cimetières, mais parce que la croix est un signe final tout instinctif. L'examen de faits actuels nous montrera d'autres signes que la convention seule a déterminés, et qui sont les premiers essais d'un système graphique assez répandu.

Les *patterers*, ou mendiants vagabonds, et les bohémiens du sud de l'Angleterre, tracent dans les cabarets où ils logent des cartes du pays; aux bifurcations des chemins et sur la porte des maisons, ils laissent des marques propres à guider ceux de leurs pareils qui doivent les suivre. M. Camden Hotten, dans son Dictionnaire du slang, a publié l'explication de ceux qui sont connus. Dans cette idéographie vraiment primitive,

No good signifie mauvais, trop pauvre, trop sur ses gardes.

Flummuxed, dangereux, peut conduire à un mois de prison.

Religious, gens pieux, mais dont on peut tirer quelque chose.

Halte! Ici l'on peut vendre de petits objets: gens soupçonneux.

Par ici.

Bone, bon au moins pour une pomme de terre; ne pas trop parler.

Cooper'd, gâté par la fréquentation de trop de mendiants.

 Gammy, dangereux, sent la prison; prendre garde au chien.

On peut trouver un certain lien entre la forme de quelques-uns de ces signes et les idées qu'ils représentent. Dans le second, par exemple, *flummuxed,* un point au milieu d'un cercle peut rappeler l'idée de prisonnier, que les Chinois expriment par le caractère homme enfermé de même dans le caractère de forme carrée, qui signifie enceinte. Mais on ne saurait apercevoir le moindre rapport entre une losange et la probabilité d'obtenir une pomme de terre. On peut observer encore que le signe *flummuxed,* un cercle et un point, représentait jadis, en Chine et en Égypte, le soleil. La ressemblance n'est pas frappante, et il y avait à peu près autant de convention dans le choix de ce signe par les Égyptiens que dans son choix par les patterers. L'idéographie figurative sans convention supposerait au moins des figures reconnaissables, et il est difficile de croire que les hommes aient été peintres avant de savoir écrire.

Je n'en vois pas moins dans la représentation grossière des objets la source principale de l'idéographie. Si nous prenons, par exemple, les parties du corps, leur représentation suffira non-seulement à exprimer l'œil, la bouche, la main, le pied, mais encore pourra indiquer les actions de voir, de manger, de travailler, de marcher. On en pourra même faire usage pour rappeler à l'esprit des objets dont le nom ressemblerait à ceux de l'œil, de la bouche, de la main ou du pied. Un prisonnier anglais qui veut faire connaître à ses consorts qu'il lui reste un an et deux mois de prison à faire, porte un doigt à son oreille (*ear, year,* oreille, année) et deux doigts à sa bouche (*mouth, month,* bouche, mois). Cela pourrait s'écrire avec un trait, une oreille, deux traits et une bouche. Cette méthode était bien connue des Égyptiens; les Chinois en font grand usage dans leur écriture populaire, qui n'est qu'une série de rébus, et l'examen de leurs caractères montre que cette méthode a présidé aux débuts de leur écriture.

La lune s'appelle en chinois yue; avoir se dit yeu. Je suppose que ces mots fort simples sont très-anciens; il est probable que pour exprimer l'idée d'avoir on a eu simplement recours d'abord à la figure qui représentait la lune, et que plus tard,

craignant la confusion et les caractères ayant pris une forme plus carrée, on a ajouté à la figure de la lune, lorsqu'elle devait exprimer le verbe *avoir*, les traits qui surmontent aujourd'hui le caractère yue pour former le caractère yeu : ces traits, qui ont subi quelques changements, se rencontrent encore dans d'autres mots prononcés yeu.

Les caractères tai (très-grand), tai (chien), tyen (ciel), formés du caractère ta (grand) et d'une virgule ou d'un trait additifs, ont probablement été représentés de même, d'abord, par le seul caractère ta. S'il en est ainsi, il faut convenir que dès leurs débuts les Chinois ont passé bien près de l'écriture alphabétique.

Il en est, d'ailleurs, du sens des premiers caractères comme de celui des premiers mots, il est très-vague et très-complexe. Les hiéroglyphes des patterers le montrent : ils représentent moins un mot qu'un avis général. Un grand nombre d'idées devaient incontestablement se grouper sous les premiers hiéroglyphes des Chinois comme des Égyptiens.

Les caractères primitifs devaient être assez simples : pour rendre des idées complexes, l'idée vint d'en unir deux ou plusieurs, soit sans altérer leur figure, comme le chinois forme des mots composés, soit en les altérant, comme les langues américaines forment les leurs. Ainsi, deux arbres réunis représentèrent une forêt : le soleil joint à la lune, la clarté : etc. La forêt et la clarté avaient, dans le langage parlé, leurs noms distincts des mots *arbre, soleil* et *lune*. Les signes complexes qu'on leur assignait représentaient donc un nouveau son ; leurs éléments n'y entraient que pour le sens. Avec le temps, cela ne suffit plus ; on ne pouvait donner un signe à chaque mot, ni combiner en trop grand nombre les premiers signes. Beaucoup de caractères se prononçaient de même. Quand il fallait écrire un nouveau mot du même son, on faisait choix d'un de ces caractères, de celui, ordinairement, qui en peignait le mieux quelque particularité ; et comme cela ne suffisait pas encore, on en vint à ajouter à ce caractère pris surtout comme la représentation phonétique d'un son un autre caractère qui, ne devant pas se prononcer, déterminait le genre de l'idée. Ainsi, pour écrire le nom d'un oiseau appelé comme la clarté, on employait phonétiquement le signe de la clarté, en y joignant pour la détermination nette du sens le signe qui, pris isolément, signifiait un oiseau.

Sur cent caractères chinois, quatre-vingt-quinze sont formés d'après cette méthode, à laquelle les Égyptiens avaient été conduits de même et dont on retrouve la trace dans les inscriptions cunéiformes.

Plusieurs langues alphabétiques offrent le spectacle d'affixes qui, ne se prononçant point, ne s'étant même jamais prononcés (en thibétain, par exemple), servent seulement à guider l'esprit dans la distinction des mots de même son.

Mais toute œuvre humaine est une œuvre imparfaite, contrariée par le caprice,

altérée par le temps. Les mêmes phonétiques représentent souvent dans des combinaisons diverses plusieurs sons, soit que dans ces combinaisons on doive voir de nouvelles et simples phonétiques, soit que la langue ait varié ou que le sens l'ait ainsi voulu. Les caractères chinois, en effet, sont à côté de la langue parlée comme une autre langue ayant ses rapprochements, ses images, ses naïvetés antiques. Ainsi, le signe qui représente une coupe est formé de ceux qui signifient une corne et une courge; et le signe qui représente une éclipse, de ceux d'une bête et de l'action de manger, parce qu'on croyait jadis qu'une bête malfaisante dévorait l'astre éclipsé.

Le choix des signes qui fixent l'idée n'est pas toujours meilleur; beaucoup d'objets sont classés au hasard : ce sont ces défauts qui rendent le chinois difficile à lire. On peut dire, toutefois, que ceux qui savent le parler peuvent en lire presque tous les mots en se guidant sur la valeur phonétique d'un millier de caractères, et que deux cent quatorze autres caractères, qualifiés par nous de clefs, suffisent à fixer le sens de ce qu'ils prononcent, pourvu qu'ils aient entendu dans la conversation les mots qu'ils lisent, et qu'ils en aient alors connu la signification, tout en ne sachant pas au juste par quelle phonétique on les écrivait, et, s'il s'agit d'une plante, si elle était classée avec le bois, les plantes ou même le feu, parce qu'on la brûle ou qu'on en fume les feuilles. Si l'on considère les difficultés de notre orthographe, si l'on se rappelle seulement que nous pouvons écrire de quarante-trois manières le son de la voyelle *o*, on reconnaîtra que les avantages de notre système alphabétique sont plus apparents que réels: la pratique nous fait voir, d'ailleurs, que les Français mettent beaucoup de temps à apprendre à lire.

Comme la langue indienne avait vécu des siècles avant qu'on prétendît en fixer les racines, ainsi la langue chinoise était vieille et s'était longtemps écrite avant qu'on songeât à en faire des dictionnaires, et, dans ce but, à déterminer le nombre et l'ordre de ses clefs.

Les uns, donc, purent en admettre plus, et les autres moins. Il y en a de très-usitées, celles par exemple qui, prises isolément, rappellent les idées d'homme, de femme, de main, de bouche, de parole, de cœur, de montagne, d'eau, de bois, de plante, de soie, d'oiseau, d'insecte, de chair, de métal, etc. D'autres sont à peine employées. Ces clefs ne sont nullement, d'ailleurs, les caractères fondamentaux de la langue, ses caractères les plus anciens; plusieurs sont composées de caractères plus simples, et parmi les signes primitifs beaucoup ne sont point devenus des clefs : celui qui signifie roi, par exemple, plus simple que celui qui signifie jade, est cependant classé parmi ses composés, parce qu'il fallait le placer quelque part et qu'on ne s'en était pas servi comme clef, tandis que le caractère du jade avait servi à classer beaucoup de pierres et d'objets précieux. Une centaine au moins de signes presque rudi-

mentaires et certainement primitifs sont égarés par le même motif sur certaines pages des dictionnaires. Leur catalogue et l'examen des composés qu'ils ont formés seraient d'un grand intérêt, pourvu qu'une sage critique y présidât.

J'ai montré comment le système idéographique s'était formé : je vais montrer maintenant comment il s'est détruit sur divers points de la terre, tantôt avant de se constituer pleinement, tantôt après avoir longtemps régné. Le caractère idéographique représentait un mot généralement court; on peut le prendre pour représenter seulement le son de ce mot : on écrit alors en rébus, et dans une langue qui, comme le chinois, compte peu de syllabes différentes, peu de signes suffisent; c'est l'écriture syllabique : les portefaix de Canton et la partie infime de la population du littoral de la Chine en font un grand usage; ils ont réduit, d'ailleurs, les caractères à une forme cursive sous laquelle on a peine à les retrouver.

Le second pas dans l'analyse de la parole consiste dans l'isolement de la consonne : la voyelle disparaît; le signe écrit ne représente plus qu'une articulation. Quelquefois cela dépend de certaines règles; on peut rapprocher les signes de deux syllabes pour faire entendre que ce qui commence la première doit être suivi de ce qui termine la seconde. Les Chinois ont recours à cet artifice pour définir la prononciation des caractères. On peut imaginer d'autres combinaisons encore. Dans l'écriture analytique des Égyptiens, un signe est quelquefois une syllabe et quelquefois une lettre. En japonais, il en est de même. On peut considérer, cependant, l'écriture japonaise comme alphabétique.

On prétend que les lettres des Hébreux, les runes des Scandinaves, étaient originairement des idéogrammes : cela peut être. On leur attribue des noms d'animaux ou ceux de divers objets. Il est possible qu'ils aient signifié ces animaux, ces objets; mais il n'en saurait résulter, comme on l'imagine, qu'ils aient dû nécessairement en être, à une époque inconnue, la représentation figurée. Il est plus impossible encore d'admettre que leur forme connue ait avec ces animaux ou ces objets le moindre rapport. E. Rask, dans sa savante Grammaire de l'ancien norse, assure que le rune *fe,* qui veut dire mouton, rappelle des cornes, et que le rune *purs,* qui veut dire géant et est formé d'une ligne verticale sur un côté de laquelle s'appuie un triangle aplati, rappelle un homme avec un gros ventre. J'avoue que je n'y aurais jamais songé de moi-même et que je ne le crois pas encore.

Quelques peuples, les Hébreux et les Arabes, par exemple, ont écrit des consonnes et n'ont jamais noté qu'imparfaitement les voyelles; dans nos systèmes graphiques, au contraire, et dans les plus anciens, dans l'écriture sanscrite, par exemple, les voyelles ont leur place, l'analyse du son est complète, sinon dans tous ses détails, au moins dans l'ensemble de la parole écrite.

TRANSCRIPTION UNIVERSELLE

Applications. — Étude des langues. — Transcription. — Éléments phonétiques. — Proportion des éléments. Application au chinois. — Alphabet chinois. — Détermination idéographique.

Tout progrès de la philosophie, c'est-à-dire toute connaissance plus exacte et plus profonde du plan divin, a pour conséquence un progrès de la puissance humaine : l'homme surprend la marche que suivent les flots de l'océan et ceux de l'atmosphère, et ses vaisseaux empruntent la traction gratuite de courants contre lesquels toute lutte eût échoué. La science du langage a, comme toutes les sciences, des applications utiles. En analysant plusieurs langues, nous reconnaissons leurs divers éléments, leurs principaux organes: nous arrivons à la conception du langage lui-même, et en dehors de l'aspect des mots ou des formes nous concevons l'algèbre du langage, comme en dehors des chiffres et des mesures nous concevons l'algèbre du calcul.

La science du langage recherche toutes les nuances que le discours doit peindre: elle rassemble toutes les solutions que les différentes langues ont données à chacun de ces problèmes; elle traduit les faits que leur multiplicité rendait obscurs en formules brèves: elle fournit une mesure commune à laquelle tous les idiomes peuvent être rapportés, une grammaire abstraite où toutes les grammaires sont contenues. Dès qu'on en a saisi le plan, l'étude particulière d'une langue quelconque n'exige plus qu'un effort très-faible de la mémoire: ses combinaisons grammaticales, ramenées à quelques types absolus, définies par le genre et la différence, sont exprimées en peu de mots. Il ne reste à s'approprier que quelques signes : cette acquisition est facilitée par la connaissance des signes principaux usités dans le groupe auquel

appartient la langue étudiée, et par la connaissance des permutations qui la caractérisent. Toute langue dont on n'a point de livres et qu'on ne peut atteindre que par un interprète contient dans quelques locutions et quelques phrases choisies, faciles à obtenir, tout le secret de sa grammaire et presque toute son histoire. Il faut à peine un jour de travail pour recueillir ces phrases, à peine un autre jour pour en tirer les conclusions principales qu'elles contiennent : quelques notions de la science du langage allégeraient donc le fardeau que tant de missionnaires s'imposent, les tireraient du dédale dans lequel ils s'égarent. L'absence de critique a conduit Richardson jusqu'à faire traduire dans la langue du Bornou des dialogues européens où il est question de dîners d'auberge et de promenades en voiture Ses informateurs aux abois confondant le nom arabe du thé avec le verbe *aller*, on a mis ce verbe partout où il était question de thé. En trois heures, cependant, Richardson eût accompli sans fatigue un travail méthodique et sérieux.

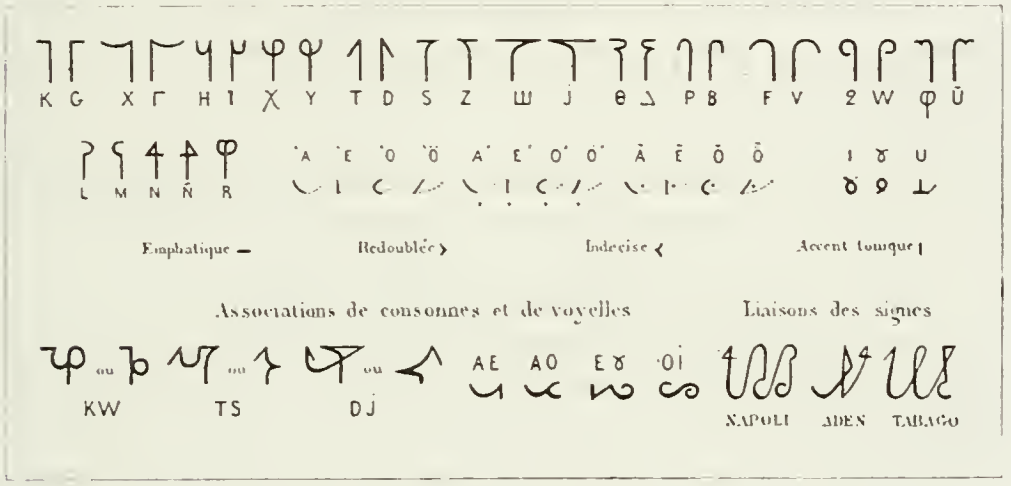
D'autres ont imaginé de traduire en toutes langues le *Pater* ou la parabole de l'Enfant prodigue : l'un et l'autre sont mal choisis; on ne trouve pas même un génitif dans le *Pater*, et la parabole de l'Enfant prodigue, malgré sa longueur, laisse de côté plusieurs des formes grammaticales les plus importantes. Il en est généralement de même de tout discours suivi : un temps et une personne y dominent trop exclusivement. Plus tard, si j'en ai le temps, je formulerai les phrases qu'il serait le plus utile de recueillir et d'apprendre, et je montrerai comment une grammaire et l'enseignement d'une langue peuvent être simplifiés. Je suis, dès à présent, convaincu que des enfants auxquels on aurait appris en quelques semaines les éléments de la grammaire générale, et qu'on aurait exercés à vaincre les difficultés phonétiques que leur langue maternelle ne présente pas, apprendraient en trois mois, et sans fatigue, à lire et à parler quelque langue que ce pût être, sans en excepter le grec et le latin, qu'ils apprennent aujourd'hui, pendant huit ans, à détester et à fuir.

Pour le moment, m'occupant plus spécialement de ce qui concerne le chinois et de ce qui intéresse le peuple chinois lui-même, je vais montrer comment une étude philosophique du langage m'a permis de résoudre les deux problèmes de la transcription et de la transmission télégraphique du chinois, ainsi que de toutes les langues.

La transcription phonétique des langues, c'est-à-dire la meilleure représentation écrite de la prononciation de leurs mots, suppose l'analyse phonétique de toutes les langues, la reconnaissance exacte des éléments simples, articulations ou modulations, qui entrent dans la parole humaine. L'étude des alphabets de divers peuples, celle de l'alphabet sanscrit, riche en apparence, pauvre en réalité, qui compte plusieurs signes dont la valeur phonétique est aujourd'hui douteuse, ne sauraient suffire à

résoudre ce problème; il ne saurait être résolu dans le cabinet, ni avec des livres : il veut être abordé par la voie de l'expérience directe, par la fréquentation de peuples nombreux, l'étude et la pratique parlée, l'audition attentive et exercée au moins de leurs langues. C'est ainsi que j'ai fait. Habitué dès l'enfance à parler plusieurs langues et à les prononcer bien, j'ai visité l'Afrique et l'Asie, poursuivant une même enquête au milieu des nègres comme au milieu des Arabes, des Turcs, des Chinois. Cette enquête n'est pas fermée, et je la sais incomplète; telle qu'elle est, ses résultats me paraissent toutefois si près de la vérité que je doute qu'on en puisse approcher beaucoup plus.

Dans les langues ou dialectes que j'ai pu étudier phonétiquement, et qui sont au nombre d'environ cinquante, j'ai reconnu quarante-quatre éléments, à savoir : vingt-



quatre consonnes doubles, cinq consonnes simples, quatre voyelles susceptibles de trois états, et trois voyelles simples. Je ne compliquerai pas cet exposé en donnant à ces éléments des qualifications prétendues savantes; la meilleure manière de les nommer est toujours la plus simple.

Le choix des signes écrits par lesquels on les représente importe peu, si leur équivalence est nettement établie. La prononciation de notre alphabet varie beaucoup en Europe; elle a même, dans plusieurs langues, des irrégularités très-grandes. Peut-être serait-il préférable, dans beaucoup de cas, de faire usage de signes plus faciles à tracer, plus brefs et conçus sur le plan de la sténographie. J'ai montré dans le tableau ci-joint comment il me semble qu'ils devraient être figurés; les traits pointillés marquent comment se ferait la liaison des lettres entre elles.

On remarquera dans la première ligne de ce tableau : 1° les lettres X et Γ, qui sont

le ج et le ڂ des Arabes : la première est le *ch* dur allemand et la *j* espagnole : 2° la lettre H et une lettre marquée seulement du numéro 1 : ce sont l'H aspirée, ح arabe, et le ڜ des Égyptiens qui est la faible de H; 3° χ et *y*, qui sont le *ch* doux allemand, *ich* et *sprechen*, par exemple, et le *y* consonne; 4° le Ш russe, que nous rendons en français par *ch* et le *j* français et portugais; 5° Θ et Δ, qui sont les *th* anglais dans *thing* et dans *that;* 6° une lettre désignée par le numéro 2, qui est la forte de la consonne W : cette articulation existe dans des langues africaines; 7° φ et U, consonne, qui sont le φ, que les Grecs ne prononçaient pas *f*, forte de U, qui figure comme consonne en français, par exemple dans le mot *lui*, et remplace souvent en espagnol la prononciation du B : ʔ existe dans la langue des Fellatas : c'est par cette lettre que devrait commencer le nom de ce peuple.

A la seconde ligne on remarquera Ñ espagnole; les voyelles A, E, O, Ö, ouvertes, fermées et nasales, comme dans les mots français *patte*, *mets*, *cotte*, *œuf; pâte*, *mai*, *côte*, *œufs; pente*, *main*, *compte*, *un* (1) : et enfin la voyelle ʊ, que nous rendons en français par la combinaison *ou*.

Toutes les consonnes et toutes les voyelles sont susceptibles d'une prononciation emphatique ou glottale : l'arabe et le sanscrit ont quelques consonnes de ce genre, beaucoup d'autres langues en ont aussi : F est emphatique dans l'anglais *laugh*, où elle est représentée par les lettres *gh*.

Le signe arabe ع rend emphatiques et glottales les voyelles qui l'accompagnent, la première voyelle, par exemple, des mots *alim*, *ilm*, *ulema*, *omar;* une prononciation analogue se retrouve dans des terminaisons portugaises très-nasales et dans des mots chinois.

Les consonnes et les voyelles peuvent aussi être affaiblies, comme le second D dans les mots espagnols *Madrid*, *cuidado*, ou indécises, comme le B espagnol, qui incline vers l'U ou le V, et comme l'R dans l'anglais *word*, qui incline vers le Γ. Chez beaucoup de peuples barbares, les articulations se mêlent; en Europe même, il y a beaucoup d'articulations mêlées qui passent pour simples auprès du vulgaire : tels sont le J anglais, le C doux italien, l'Ł polonaise, l'I anglais dans le pronom de la première personne I, par exemple.

Les diphthongues résultent de l'union d'une voyelle et d'une des consonnes Y, W, et U, ou de leurs fortes, soit que la consonne précède ou suive la voyelle : *ail*, *œil*, *houille*, sont des diphthongues formées de Ö, de ƀ et de Y, comme l'allemand *ya*, le français *yeux*, l'anglais *you*, sont formés de Y et de A, Ö et ƀ; l'allemand *ich* est une diphthongue formée de même de I et de χ.

(1) Ce son n'existe, à ma connaissance, qu'en français.

Pour marquer d'une façon exacte la prononciation, il faut indiquer l'accent tonique, qui est plus ou moins marqué dans les différentes langues. Les prétendus tons des Chinois ne sont qu'une mauvaise définition de l'accentuation de leurs mots, qui, souvent de plus d'une syllabe et toujours allongés en lisant, peuvent prendre l'accent sur la première ou sur la seconde syllabe, avoir deux syllabes égales, ou être coupés en une syllabe très-brève, comme les petits mots italiens. Quand les mots chinois se combinent, l'accent se déplace : ainsi, l'on dit *Pey*, le Nord, en une syllabe, et *Pei-kin*, la capitale du Nord, *Pei* comptant deux syllabes dont la première reçoit l'accent, et le mot *Pei-kin* formant ce que les Italiens appellent un *sdrucciolo*.

L'accent ne doit pas être confondu avec la quantité : les Latins, dont la langue était probablement peu accentuée, n'en faisaient usage que pour déclamer leurs vers sur un certain rhythme. Il y avait dans les mots latins des syllabes susceptibles d'être prononcées plus longues; d'autres, naturellement et toujours brèves; d'autres, enfin, qu'on pouvait à volonté faire longues ou brèves. Les Arabes, dont la langue est peu accentuée, scandent ainsi le Coran. Les Italiens ont, à l'aide de l'accent, donné quelquefois à leur poésie une grande puissance : l'ode de Manzoni sur la mort de Napoléon, et ses pièces religieuses, sont, en ce genre, ce que je connais de plus parfait. La poésie, langue des dieux, n'est point faite pour être parlée; écrire des vers latins pour les lire est l'idée la plus bouffonne que les pédants aient encore trouvée.

Il entre dans la prononciation de toute langue un autre élément encore; mais celui-là est insaisissable : il résulte de la conformation ou de l'habitude des organes de la parole, en même temps que de l'importance donnée à l'accent. On peut dire que les Anglais parlent des dents, les Arabes du gosier, et les Chinois du nez. L'accent est marqué en anglais comme en italien; l'anglais a presque tous les sons de l'italien. Presque tous les Anglais bien élevés savent l'italien, le parlent couramment, sans faute, et en plaçant correctement les accents : mais il est certain encore que presque toujours ils le parlent sur un certain ton indéfinissable qui leur est particulier.

Aucune langue ne possède toutes les articulations et toutes les modulations dont j'ai donné le tableau. Il y en a qui manquent des plus communes : ainsi, B, D, R, n'existent pas dans le dialecte politique de la Chine, bien qu'on les retrouve dans d'autres dialectes chinois. Nous n'avons point en français les articulations X, Γ, χ, Θ et Δ, qui existent dans d'autres langues européennes. Si l'on enseignait aux enfants français l'articulation de ces lettres, qui ne s'acquiert que si péniblement et si imparfaitement plus tard; si on les exerçait en même temps sur l'accent, qui, dans notre langue, est à peine sensible, on leur faciliterait singulièrement l'étude pratique de toutes les langues; et puisqu'on leur apprend le grec, on pourrait pour cela faire usage de cette langue, dans laquelle se rencontrent les consonnes indiquées plus

haut : il est seulement douteux qu'avant longtemps les maîtres arrivent à les articuler mieux que les élèves.

Des quarante-quatre éléments indiqués ci-dessus, le français en fait entendre 36, l'allemand 35 ou 36, l'anglais 33, le turc 32, l'espagnol 31, le portugais et l'italien 30, le chinois 29, l'arabe 28. L'arabe a plusieurs emphatiques, ce qui diminue sa pauvreté phonétique.

La proportion relative des éléments varie beaucoup aussi d'une langue à l'autre. Pour m'en rendre compte, j'ai imaginé de me faire lire lentement, par des gens de différentes nations, un texte suivi en leur langue ; je notais sur un papier, divisé à cet effet en quarante-quatre carrés, les éléments à mesure qu'ils se présentaient, et je marquais en même temps un point dans des cases destinées à en recevoir chacune vingt, de façon à pouvoir m'arrêter à un nombre tel que mille, deux mille, quatre mille. J'ai pu dresser ainsi un tableau approximatif de la fréquence des éléments phonétiques dans plusieurs langues : je l'étendrai plus tard, et je tâcherai de le rendre plus exact. En attendant, je vais en extraire quelques indications curieuses, qui aideront à comparer la phonologie du chinois avec celle du français et de quelques autres langues.

Sur deux mille articulations et modulations, les principaux éléments se présentent dans les rapports de fréquence suivants :

K, en chinois 39, en français 73, en allemand 33 ; dans d'autres langues européennes, de 60 à 80, et dans les langues des nègres plus de 100.

G, en chinois 0, en français 15 ; à peu près autant en portugais, italien et espagnol ; en turc 38, en anglais et en allemand 40 et 49 ; dans des langues nègres environ 100.

X, en chinois 18, en français 0, en turc 8, en arabe 10, en allemand 15, en espagnol 22 ; aussi fréquente en florentin que le *c* dur qu'elle remplace comme son.

Γ, en chinois 14, en français 0, en turc 19, en arabe 10, en allemand à peu près autant.

H, en chinois 0 ; en français, peu sensible et rare ; en anglais et en allemand, de 25 à 40 ; en arabe, 50 environ.

χ, en chinois 0, en français 0, en allemand 37 ; peu sensible et rare en espagnol, très-sensible en grec.

Y, en chinois 168, en français 34, en arabe 29, en allemand 36 ; portugais, espagnol, italien, 50 à 60 ; en turc 60.

T, en chinois 225, en français environ 100, en anglais et allemand environ 100, en arabe environ 50, en italien 172, en espagnol 85, en fellata 87.

D. en chinois 0. en français environ 100. en anglais et allemand environ 130. en arabe environ 50, en italien 82. en espagnol 121, en fellata 168, en turc 133.

S. en chinois 108. en français 112: dans les langues africaines, 40 à 60: en arabe 31: en anglais. italien. allemand. portugais. de 80 à 150: en espagnol 208.

Z. en chinois. douteuse: en français 37: peu fréquente en général, manque à l'espagnol.

TH. en chinois 150. en français 5. en espagnol 2 combinées avec T. en turc 54. et en anglais 28. presque toujours combinées avec T.

J. en chinois 27. en français 22. en portugais 12: combinée en général. dans d'autres langues. avec D.

Θ. en chinois 0, en français 0. en espagnol 4 (Z). en arabe coranique 8. en anglais 11; fréquente en grec; existe dans quelques sous-dialectes sardes. où elle est représentée par deux T.

Δ. en chinois 0. en français 0. en anglais 50: en arabe 27. dont 3 emphatiques: fréquente en grec.

P. en chinois 30. en français 78. en italien à peu près de même. en turc 23.

B. en chinois 0. en français 27. en italien à peu près de même, en turc 72.

F. en chinois 27. en français 35. en anglais 66. en moyenne 35.

V. en chinois 0. en français 23. en turc et en moyenne 30. en allemand environ 60.

W. en chinois 66. en français 15. en allemand 7: en italien et arabe. de 30 à 35: en anglais 67.

U. en chinois. douteuse: en français 13. en anglais 3: très-rare. confondue avec B en espagnol.

L. en chinois 33. en français 174; varie de 50 à 100 dans la plupart des autres langues.

M. en chinois 15. en français 49. en moyenne 50. en arabe et en fellata 150.

N. en chinois 129. en français 61: en général. de 100 à 150: en arabe 200. en allemand 248.

Ñ, en chinois 90. en français 4. en espagnol 2. en italien 3. en portugais 19. en anglais 25: fréquente dans les langues africaines.

R. en chinois 0, en français 149; en moyenne. dans les langues européennes. 150: dans les langues africaines et en arabe 70.

Voyelles ouvertes.

A. en chinois 75, en français 105; en général, de 50 à 100; en allemand. une vingtaine; en arabe et dans les langues africaines. de 200 à 300.

E. en chinois 108, en français 93; en moyenne, de 100 à 200; en anglais, une soixantaine.

O, en chinois 9, en français 57; très-variable; 14 en allemand, 101 en anglais.

Ö, en chinois 90, en français 107, peu marquées: en allemand 54, en anglais 71, en arabe 26; existe dans la haute Italie.

Voyelles fermées.

A, en chinois 27, en français 23, en général plus de 100, en anglais 60, en arabe près de 200.

E, en chinois 63, en français 100, en turc 34, en général plus de 80; manque en arabe.

O, en chinois 63, en français 28, en turc 6, en anglais et en allemand une quarantaine; en portugais, italien et espagnol, de 100 à 150; manque en arabe.

Ö, en chinois 27, en français 15, en allemand 11, en turc 14; très-rare.

Voyelles nasales.

A, en chinois 60, en français 76, en arabe 3, en italien 12, en portugais 51; manque en anglais; est rarement pure dans d'autres langues que le français.

E, en chinois 0, en français 20, en portugais 1; manque dans presque toutes les langues.

O, en chinois 1, en français 27: manque en anglais et en arabe; rare; l'italien, le portugais et l'espagnol en ont de 10 à 50.

Ö, en chinois 0, en français 5; ne m'est connue qu'en français.

Voyelles simples.

I, en chinois 126, en français 132, en portugais 80, dans les autres langues plus de 100, en turc 265.

Ȣ, en chinois 153, en français 24, en allemand et en anglais une quarantaine, en arabe 120.

U, en chinois 66, en français 63, en anglais 3, en allemand 18, en turc 87.

En turc, on rencontre un peu plus de consonnes faibles que de consonnes fortes. Dans les autres langues, on observe le contraire. Dans la plupart, il y a environ 2 fortes pour 1 faible; en italien et en espagnol, il y en a 3; en chinois, enfin, il y en a 18; l'arabe présente plus de 70 emphatiques sur 2000 articulations et modulations. Les consonnes Y, W et U, prises dans leur ensemble, ne se montrent en alle-

mand qu'une quarantaine de fois : on en trouve ailleurs de 60 à 80: l'anglais en donne près de 140, et le chinois plus de 230.

R, L, M, N, Ñ, prises ensembles, sont au minimum de 270 en chinois, et au maximum de 563 en arabe.

L'arabe emploie environ moitié plus de ces consonnes simples que de consonnes fortes ou faibles; c'est le contraire dans les autres langues, et surtout en chinois.

Les redoublements de consonnes, assez rares, s'élèvent cependant en portugais à 20, en italien à 78, en arabe et dans les langues africaines en général à plus de 50: en chinois, on redouble quelquefois l'S.

En italien et en espagnol, il y a plus de voyelles fermées que de voyelles ouvertes: en allemand, en chinois, en turc, il y en a notablement plus d'ouvertes: en arabe, il y en a dix fois plus que de fermées: en français et en anglais, un peu plus que le double.

Les nasales, nulles en anglais, à peu près nulles en arabe coranique, se trouvent une vingtaine de fois dans d'autres langues, de 60 à 70 fois en chinois et en espagnol, 76 fois en portugais et 128 fois en français. L'ع affecte en arabe et en portugais de 35 à 40 voyelles.

Les voyelles I, Ȣ, U, prises ensemble, ne paraissent qu'environ 160 fois en espagnol: on les trouve dans d'autres langues à peu près 200 fois, et de 340 à 400 fois en arabe, en chinois et en turc.

Les voyelles A, E, O, Ö, ne se présentent pas en turc beaucoup plus fréquemment que les voyelles I, Ȣ, U; en chinois et en arabe, elles sont deux fois plus communes: il y en a davantage encore dans d'autres langues, et surtout en espagnol où elles forment les quatre cinquièmes des voyelles employées.

Les voyelles dites claires par les Turcs sont à leur minimum en arabe, et à leur maximum en chinois, et en français où elles figurent pour une moitié.

Sur 2000 éléments, j'ai trouvé en chinois 868 voyelles: en anglais, 702: en allemand, 717; en espagnol, 833; en turc, 852; en français, 875; en italien, 934, et dans l'arabe coranique tel qu'il est lu dans les mosquées, 983.

Certaines combinaisons de consonnes sont très-communes : le chinois en compte plusieurs. Sur 2000 éléments, on rencontre TS 81 fois, THI 90 fois, NÑ 9 fois et TL 6 fois. La plupart des consonnes peuvent être suivies de Y ou de W: F l'est quelquefois de U consonne : exemple, *fuen*, prononcé comme dans *fuite*. P peut l'être de X : exemple, pxao, *canon*. N est 87 fois finale, et Ñ l'est 84 fois. Le nombre des combinaisons possibles de consonnes en chinois me paraît être d'environ 35; celui des combinaisons de voyelles réunies dans un mot, mais ne confondant nullement leur son, est au moins égal. Indépendamment des consonnes initiales simples ou doubles.

il existe au moins 65 formes constituées par des voyelles isolées, doublées, triplées, séparées par un Y ou un W, ou suivies de Y, N, Ñ ou L. En général, dans ces groupes, la première voyelle est ouverte et la seconde fermée. La voyelle isolée est d'ordinaire fermée. La prononciation est plus brève en parlant qu'en lisant, et quand le mot est seul ou termine un composé que quand il en commence un: il est alors souvent rendu de monosyllabique dissyllabique, et prend l'accent sur sa première syllabe. Sur 2000 éléments, j'ai noté la combinaison AE 10 fois, la combinaison AO 7 fois, la combinaison UE 3 fois, et les combinaisons AI, EÃ, EO, EI, EŬ, 2 fois chacune.

Ces combinaisons ne constituent point des diphthongues. Le mot chinois kao se prononce comme le mot français *chaos*. Leao forme trois syllabes; sswo en forme deux séparées par une consonne. Cent caractères donnent en moyenne au moins 130 syllabes, et il serait facile de faire des vers alexandrins sur le type des nôtres en employant huit caractères par vers de douze syllabes.

Je n'examinerai pas à combien de types de prononciation on pourrait ramener tous les mots chinois. Il me semble qu'il existe des mots dont la prononciation n'appartient à aucun autre mot, et qu'en conséquence il serait à peu près impossible de fixer sérieusement le nombre des prétendus monosyllabes chinois.

Ce que j'ai dit des éléments phonétiques du chinois s'applique seulement à la langue officielle parlée dans toute la Chine par les gens en place, leurs serviteurs, la classe éclairée et riche, et entendue dans toutes les boutiques que cette classe peut fréquenter.

Il n'est pas douteux qu'il existe en Chine des idiomes très-anciens et très-différents du chinois : les Myao-tsŏ ont leurs dialectes; il y a, je crois, un idiome du Fo-kyen en outre du dialecte chinois parlé dans cette province; il y a, enfin, certainement un idiome propre aux montagnards de Formose. Quant aux dialectes chinois, ils sont nombreux; ils diffèrent par la prononciation, et surtout par l'intonation : on peut dire qu'il n'y a dans le Nord et dans la langue officielle que l'accent; mais il est possible qu'il y ait réellement à Canton quelque chose qu'on puisse distinguer par l'appellation de ton. Dans les dialectes du Midi, les mots sont souvent terminés par une consonne, telle que T ou P, qu'ils n'ont pas dans la langue officielle, soit qu'ils l'aient perdue ou ne l'aient jamais possédée. Les Berbères, en effet, ajoutent un T ou un Θ au commencement et à la fin des mots qu'ils empruntent à l'arabe; les Étrusques paraissent avoir traité à peu près de même les mots grecs; et si un certain jargon s'écrivait, nous verrions le mot *Hammeriker* prendre la place d'*America*, qui est assurément plus correct et plus ancien.

Chaque dialecte possède évidemment quelques mots qui lui sont propres et qui

représentent quelque idiome ancien; mais la plus grande partie de tous les vocabulaires est chinoise, et n'est nullement difficile à entendre dès qu'on sait la langue officielle : il faut seulement se rendre compte des permutations assez constantes que subissent les mots en passant d'une province dans une autre. J'aurais voulu faire une recherche approfondie de ces permutations; je n'en ai point eu le temps : j'ai seulement pu reconnaître quelques-unes de celles qui se rencontrent dans le Kyañ nan. Dans le dialecte de cette province, J devient NI ou NY. Ainsi *jen*, homme, fait nyen, et *ji*, soleil, ni. W est changé en F et quelquefois en NÑ : par exemple, Wo, moi, NÑO; X se prononce faiblement ou comme H, comme le C dur florentin et comme N; HIY se prononce H, Y ou χ; L devient souvent NÑ; ÖL, autant qu'il me semble, de quelque façon qu'il s'écrive, devient NI. La terminaison AN devient AAN, ÖON ou ÖN. Les terminaisons nasales sont très-souvent allongées : A, E, Ö, peuvent être changés en Ö, et EI en I. Ce dialecte est celui qui passait, il y a deux siècles, pour le plus élégant : c'est celui de Nankin, de la dynastie des Miñ, du célèbre ministre Syu, protecteur des jésuites. Il est donc naturel que les anciens missionnaires en aient suivi les règles et représenté la prononciation. Ce n'en a pas moins été une difficulté de plus pour ceux qui ont eu de nos jours à étudier le chinois; et tous les livres n'en sont pas encore à la prononciation non-seulement de la cour, mais encore de toute la partie éclairée de la nation. Il est bon d'observer encore que le Japon, en relation surtout avec le Kyañ-nan, a pris là ses mots chinois. Ainsi son nom même, Ni-pon, pour Ji-pan, est du pur dialecte du Kyañ-nan, et je ne doute pas qu'on ne puisse trouver dans le Kyañ-nan l'explication de bien des problèmes que soulève la partie chinoise de la langue japonaise : ce qui n'aurait pas été éclairci là le serait dans le Hlan-tañ, ou peut-être par l'examen des dialectes populaires du Tsui-li.

En offrant aux Chinois une écriture nouvelle, je n'ai ni la prétention ni le désir de la substituer à l'écriture actuelle, qui est une tradition, une langue, et presque une science; mon seul but serait de fournir un instrument commode aux gens pauvres qui n'ont pas le temps d'apprendre à lire et à tracer les caractères actuels, de façon à en user pour leurs affaires. Ils se servent habituellement de caractères estropiés, défigurés, acceptés seulement pour leur son, de telle sorte que leur écriture est un rébus perpétuel; ils ont encore besoin pour cela de deux ou trois cents caractères au moins, et il est certain qu'ils en apprendraient plus aisément une soixantaine de forme plus simple, et qu'ils liraient mieux des mots dont le sens serait, comme je vais l'expliquer, éclairé par des signes idéographiques. La difficulté que nos enfants éprouvent à apprendre à lire vient de notre orthographe, et non des signes, que les

enfants acquièrent en peu de jours : ils liraient dès qu'ils savent les lettres si nous écrivions comme nous parlons.

Les gens plus instruits ont, en Chine, une écriture cursive appelée tsao-mx qu'on commence à étudier à Paris, où M. Léon de Rosny paraît s'en occuper avec beaucoup de succès. Cette écriture abrége et souvent défigure les caractères corrects : elle attache l'un à l'autre les éléments d'un caractère : ainsi ji, soleil, et yué, lune, pour donner le caractère correct qui signifie lumière, sont simplement allongés et rapprochés l'un de l'autre, tandis qu'en tsao-mx nous avons et ou , qui, réunis, donnent . Elle n'a point de règles fixes : ainsi . prend la forme . tandis que prend celle de . Elle varie beaucoup d'écrivain à écrivain et de siècle à siècle. Elle est très-incomplète et s'applique seulement à quelques centaines de caractères ; elle ne rend pas même toutes les phonétiques. Dans beaucoup de livres, dans l'annuaire officiel par exemple, des phonétiques plus simples sont substituées à d'autres plus compliquées ; *tié*, fer, y est écrit avec une phonétique de cinq traits seulement. Le tsao-mx n'emploie de son côté que l'abréviation des phonétiques les plus faciles à tracer, et l'erreur de Gonçalvez est d'avoir donné dans son excellent Dictionnaire la transcription cursive de tous les mots non telle qu'elle est, mais telle qu'elle devrait être.

On verra par le tableau ci-dessous, qui présente deux lignes de caractères corrects transcrits en tsao-mx, et d'après mon système, que mon système est beaucoup plus rapide, et comme au point de vue de l'orthographe chinoise il n'est pas plus vicieux, il pourrait servir au moins de sténographie à des lettrés.

Le chinois, c'est-à-dire au moins le dialecte politique de la Chine, ne comptant qu'un petit nombre d'articulations et de modulations, nous n'avons pas besoin de tous nos signes pour le rendre, et nous pouvons, pour la simplicité et la rapidité plus grande de l'écriture, en simplifier quelques-uns, le T, par exemple, que nous pourrons représenter par un simple trait vertical, puisqu'il n'y a pas à craindre de le confondre avec le D, qui n'existe pas. Voici dans son ensemble et sous sa forme modifiée l'alphabet que je propose pour écrire le chinois ; on remarquera avec quelle facilité sont tracées, dans ce système, les combinaisons de consonnes et surtout de voyelles, si fréquentes en chinois.

Mais le chinois, disposant de peu de sons primitifs et faisant usage de mots brefs, possède un nombre énorme de mots du même son. On dit, par exemple, qu'il y en a onze cents qui se prononcent *i*, et bien que le langage de la conversation et de la correspondance, celui même de la plupart des livres, n'en emploient pas le dixième, il serait cependant encore impossible de les distinguer toujours si on les écrivait de même.

C'est pour obvier à cet inconvénient que les Chinois ont recouru aux clefs : non-seulement ils écrivent I par plusieurs phonétiques, mais encore ils joignent à ces phonétiques diverses clefs. La transcription purement alphabétique du chinois est

une utopie : pour transcrire le chinois, il faut emprunter son procédé, tout en demandant au raisonnement et à la méthode la perfection et la simplicité que la routine ne donne jamais. C'est ce que je vais faire; il est surprenant qu'on ne s'en soit pas encore avisé.

J'adopterai donc des clefs idéographiques. Non-seulement le chinois et l'égyptien en possèdent, mais encore on en retrouve sur les inscriptions cunéiformes associées comme déterminatifs à des noms de divinités, de villes, de pays. M. Foucaux a montré que le thibétain faisait ainsi usage de lettres muettes pour distinguer des mots de même son et de sens différent. Enfin lorsque, en français, nous mettons une majuscule à un nom propre, et lorsque les Romains en mettaient une au mot *Vrbs*, signifiant la ville par excellence, la ville éternelle, cet emploi de majuscules a une valeur purement idéographique.

On assigne en général au chinois 214 clefs ; on peut cependant en compter moins : Gonçalvez, par exemple, n'en admet que 127. Elles sont très-inégalement employées : près de la moitié des caractères sont groupés sous 20 clefs ; leur presque totalité, sous 60. La clef des plantes en général se présente 1431 fois, et celle des limites 5 fois, sur une liste de 30000 caractères ou mots : on peut donc admettre qu'une trentaine de clefs suffiront à distinguer les mots qui présentent le même son dans le vocabulaire très-limité de la conversation, de la correspondance et de la littérature commune. Ces clefs devront répondre à une division très-vulgaire et très-pratique des idées, afin que les gens les moins éclairés puissent facilement en saisir l'application, un peu variable toujours, parce que la même idée pourra quelquefois être rapportée à une classe ou à une autre. Il faudra seulement qu'entre elle et la clef il y ait un rapport saisissable. Ce n'est pas toujours ce qui arrive en chinois, où les mots *ami*, *éclipse*, *nord* et *midi* sont sous les clefs de la lune, des aliments, des cuillers et du nombre dix.

Pour tous les peuples, les poissons sont des animaux aquatiques : pour les Français, sans coquille : pour les Anglais, avec ou sans coquille. Les naturalistes ont limité le sens du mot *poisson*. Les cétacés ne sont pas pour eux des poissons, mais ils restent poissons dans le langage vulgaire et littéraire des Français, comme les crustacés dans celui des Anglais. Nous devons donc écrire avec une même clef les animaux aquatiques. Je classerai pour des motifs analogues les végétaux sous deux clefs, celle des arbres et celle des herbes. Les astres, dont le langage ordinaire ne considère qu'un petit nombre, peuvent être classés, avec les météores, sous une clef des choses célestes. L'homme, en effet, n'est pas le centre de l'univers ; il ne l'embrasse pas d'un coup d'œil : placé comme en quelque point de la circonférence, il ne voit bien que ce qui l'entoure : il distingue avec soin chaque partie de son corps et même de ses outils : ses langues, cependant, n'ont point de noms pour les soleils sans nombre de la Voie lactée.

La clef se placera au-dessus du caractère qu'elle définira.

Il y a beaucoup de mots chinois composés : on pourra en rattacher les caractères composants par un petit trait vertical, et donner au premier de ces caractères seul une clef idéographique s'appliquant au mot composé, et non à son premier élément. Beaucoup de caractères pourront toujours être entendus sans qu'il soit nécessaire de leur ajouter une clef. En vertu de la règle du moindre emploi, la clef devra, de plus, être supprimée dès que l'objet du discours sera déjà suffisamment connu. Ainsi, dans la fable du Loup et de l'Agneau, dès que l'on saura que les mots tuae et yañ représentent les mammifères terrestres ou les quadrupèdes qui portent ces noms, on pourra se dispenser de rappeler la clef des quadrupèdes quand les mots tuae et yañ repa-

raitront, et je crois qu'en moyenne il ne faudrait pas, dans un texte suivi, plus d'une vingtaine de clefs par centaine de mots.

Voici les signes et les valeurs idéographiques auxquels je me suis arrêté :

— noms propres d'hommes, de dieux, etc.
— grades, fonctions, degrés de parenté.
— objets célestes, astres, météores.
— noms de lieux, villes, rivières, etc.
— accidents géographiques, termes de topographie.
— nombres, mesures, divisions du temps.
— éléments, minéraux, liquides, gaz.
— parties du corps des animaux, parties des végétaux.
— maladies, accidents.
— mammifères terrestres.

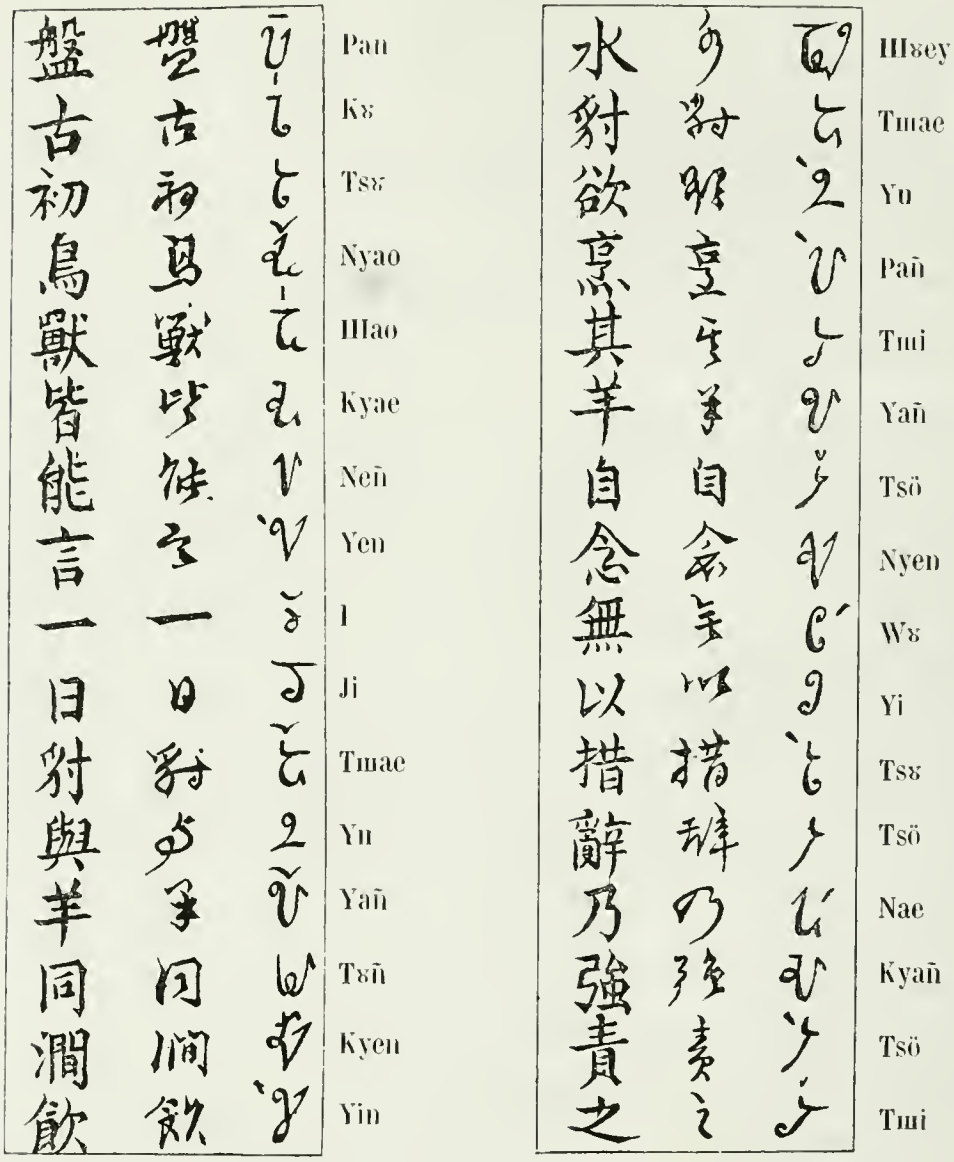
— oiseaux, animaux qui volent.
— animaux aquatiques.
— insectes et autres.
— arbres.
— herbes.
— aliments, drogues.
— outils, armes, meubles.
— vêtements, étoffes.
— habitation.
— actes de la vie animale.

— actes intellectuels.
— actes de la vie sociale.
— actes mécaniques.
— êtres de raison, qualités, collectifs.

— adverbes de temps, de lieu, prépositions.
— verbes quelconques.
— pronoms.
— adjectifs.
— explétifs.

Je donne ici les premiers mots de la fable du Loup et de l'Agneau : en caractères

corrects sur les premières colonnes; en tsao-mɤ sur les secondes; d'après mon système sur les troisièmes, et transcrits en caractères européens, d'après la méthode adoptée dans mes *Mémoires sur la Chine*, sur les quatrièmes colonnes.



On peut, pour la ponctuation, se conformer aux habitudes actuelles. Ce système est applicable non-seulement au chinois, mais à toutes les langues. Il est certain que si nos gens peu lettrés écrivaient les mots conformément à leur prononciation et

y ajoutaient au besoin une clef, leurs lettres seraient plus faciles à lire qu'elles ne le sont aujourd'hui en dépit des deux ou trois années d'école pendant lesquelles ils ont passé pour apprendre à lire et à écrire. Je ne voudrais assurément pas que l'éducation publique fût abaissée : il faut que tous les livres deviennent accessibles à tous les hommes; mais j'ai peine à concevoir une situation intellectuelle plus triste que celle de la France actuelle, et le moindre palliatif y serait, ce me semble, un bien.

SIGNALÉTIQUE

Télégraphie chinoise. — Télégraphie universelle. — Correspondance secrète. — Signaux de mer. Langue universelle.

Le système de transcription télégraphique le plus usité en Europe, en Amérique et dans l'Inde, est celui de Morse. Ce système dispose de deux éléments, le point et le trait, qu'il combine, en plus ou moins grand nombre, pour représenter les lettres de l'alphabet et quelques autres signes. En moyenne, il faut trois éléments pour une lettre et cinq lettres pour un mot. Un mot exige, en conséquence, quinze éléments. On laisse entre les éléments, les lettres et les mots, des espaces de différente étendue. En représentant par des signaux composés de cette espèce les lettres et les signes idéographiques que j'ai appliqués à la transcription du chinois, on transmettrait cette langue d'une façon intelligible, mais peu satisfaisante, sans avoir besoin de signaux de plus de cinq éléments et avec une moyenne de treize éléments par caractère ou mot non composé.

En affectant un signal composé à la représentation de chaque caractère, et en supposant qu'on en veuille distinguer environ trente-deux mille, on trouverait que chaque caractère exigerait en moyenne treize éléments; et comme il faudrait, de plus, feuilleter, pour obtenir ce signal, un répertoire de trente-deux mille mots, il y aurait beaucoup de temps perdu.

J'ai dit que les caractères chinois étaient des clefs ou des phonétiques, ou se composaient d'une clef et d'une phonétique. On compte 214 clefs et de 1 000 à 1 200 phonétiques. Les autres caractères, c'est-à-dire 95 sur 100, sont composés à l'aide des premiers.

On peut donc regarder le chinois comme s'écrivant avec environ quinze cents lettres, et il suffit, pour le transcrire télégraphiquement, de demander au système Morse le même nombre de signaux composés.

Les deux éléments, le point et le trait, pris isolément, peuvent servir à marquer que le signal qui les suit se rapporte à une clef ou à une phonétique, ce qui permet de diminuer le nombre des combinaisons employées.

Un point et un trait, employés de même, peuvent indiquer que ce qui suit représente un caractère composé dans le signal duquel on trouvera d'abord celui de la clef, puis, après un espace, celui de la phonétique.

Lorsque la position relative de la clef et de la phonétique sera susceptible de changer la valeur d'un caractère, ce qui est très-rare, cette position pourra être indiquée par un signal à part, tel que ceux qui représentent le mot mañ. au-dessus. mya, au-dessous, etc., précédés du signal de deux points (situation).

On peut, à l'aide des trois autres signaux composés de deux éléments, marquer la fin de la dépêche, ou toute autre chose encore, l'emploi subséquent de signaux d'une valeur alphabétique, par exemple.

Certaines clefs entrent dans la composition de beaucoup de caractères: d'autres sont peu employées. J'assignerai aux premières les signaux les plus simples. De cette façon, avec les signaux de trois éléments, je représenterai huit clefs servant à former 8662 caractères; avec les signaux de quatre éléments, seize clefs formant 9327 caractères, et avec les signaux de cinq éléments, trente-deux autres clefs formant encore 8545 caractères : soit en tout 26534 sur 30000. Chaque clef demandera donc en moyenne quatre éléments.

Les phonétiques, distribuées suivant l'ordre adopté dans les dictionnaires, demanderont en moyenne huit éléments.

Ce qui donne, avec les déterminatifs des clefs employées seules, des phonétiques employées seules et des caractères composés, une moyenne de cinq éléments pour les clefs isolées, de neuf pour les phonétiques isolées et de quatorze pour les caractères composés.

Dans un texte suivi et pris au hasard, j'ai trouvé sur cent caractères 18 clefs isolées, 37 phonétiques isolées, 45 caractères composés. Cent caractères exigeraient donc, en moyenne, 1053 éléments, soit un peu plus de 10 éléments par caractère ou par mot, c'est-à-dire un tiers de moins que n'en exigerait la transmission alphabétique.

M. Macgowan a proposé de signaler, au moyen du télégraphe à aiguille, chaque trait successif d'un caractère. Il faudrait deux signaux par trait. La moyenne des traits est de huit par caractère. Il faudrait donc encore seize signaux par caractère.

TRANSMISSION TÉLÉGRAPHIQUE DU CHINOIS

à l'aide des signaux actuels du système de Morse

字外 • — *Alphabet* 止 — — *Stop* ·• *Situation* 音同部 — • *Caractère composé* 部 • *Clé* 音 — *Phonétique*

屬	并	剌	番	兆	令	亙	卅	食	佳	邑	貝	示	欠	广	刀	••			
云	午	前	尤	先	以	五	丸	馬	雨	酉	走	禾	歹	彳	土	—•			
去	开	力	冢	光	件	井	丹	骨	革	門	車	米	牛	攴	宀	•—			
參	半	加	冥	克	任	亘	主	髟	頁	阜	魚	冊	玉	日	巾	——			
又	皐	劦	冬	兌	伊	亟	乂	元	彐	工	大	厂	匚	儿	一	一	口	•••	
叉	辛	助	几	免	伏	亞	乃	曰	彡	己	子	厶	力	入	丨	丁	女	—••	
及	卓	勞	凡	兒	伐	亟	久	月	戈	干	寸	又	勹	八	丶	丂	心	•—•	
叉	南	勺	処	兎	休	亡	毛	止	戶	幺	小	口	匕	冂	丿	七	手	—••	
反	卜	勻	凶	兜	位	亢	之	殳	文	又	九	士	匸	冖	乙	丈	木	•• —	
叟	卞	勻	凶	入	余	交	乍	毋	斗	廾	屮	夕	十	冫	亅	三	水	—•—	
叔	占	勿	凸	内	余	亥	乎	比	斤	弋	尸	女	卜	几	二	上	灬	•— —	
取	邑	包	凹	全	侵	亦	乎	毛	方	弓	巛	夕	卩	凵	亠	下	虫	———	
受	卣	匍	出	兩	侃	亢	之			寅	草	谷	而	用	氏	丈	人	••••	
段	卦	匍	函	俞	來	亨	尿			黍	音	豆	耳	田	支	丐	山	—•••	
叟	邛	匍	刀	八	侖	享	疏			黑	風	豕	聿	足	气	丐	火	•—••	
叢	邱	化	刁	公	侯	京	乘			黹	飛	豸	臣	外	爪	丑	犬	—•••	
口	危	北	刃	六	便	享	乙			黽	首	赤	自	白	父	且	犭	••—•	
右	邸	匝	分	兮	俔	亮	九			鼎	背	身	至	皮	爻	丞	目	—•—•	
句	卷	匡	切	共	保	盍	乞			鼓	高	辛	臼	皿	月	世	石	—•••	
另	郤	匣	列	兵	倉	盞	也			鼠	門	辰	舌	矛	片	丘	竹	——••	
只	郎	匯	別	其	傘	人	亂			鼻	鼻	非	舛	矢	牙	丙	糸	•••—	
召	厄	匹	利	具	僉	仄	了			齊	立	采	艮	内	缶	丞	肉	—••—	
可	厓	匿	到	典	兼	儿	仁	子		齒	高	里	色	穴	玄	並	衣	•—•—	
合	厚	匪	刑	兼	冉	兀	今	事	二	龍	鬼	長	血	网	禾	丨	言	—••—	
台	原	區	制	冽	冊	允	介	亊	于	龜	鹵	隶	行	虍	瓜	丩	足	••——	
另	厤	十	刷	剎	冏	元	今	付	于	龠	鹿	青	西	羊	瓦	丫	金	—••—	
右	厥	丸	剎	則	冒	兄	付	亏			麥	非	見	羽	甘	中	魚	•—•—	
叵	厭	千	則	昌	充	代	云				麻	面	角	老	生	丰	鳥	—••—	

因	喜	告	号	司	各	同	名	后	史	向	君	吞	吾	孔	存	孝	孟	季	孫
困	喪	呂	周	吉	同	名	后	史	向	君	吞	吾	舍	吳	善	安	宋	完	孝
囝	喬	周	各	吉	同	名	后	史	向	君	吞	吾	舍	吳	善	安	宋	完	孝
囝	單	喿	各	吉	同	名	后	史	向	君	吞	吾	舍	吳	善	安	宋	完	孝
囡	喿	喬	單	喿	各	吉	同	名	后	史	向	君	吞	吾	舍	吳	善	安	宋
囫	圖	單	喿	各	吉	同	名	后	史	向	君	吞	吾	舍	吳	善	安	宋	完
圭	器	喿	單	喬	喜	告	号	司	各	吉	同	名	后	史	向	君	吞	吾	舍
圭	噩	器	喿	單	喬	喜	告	号	司	各	吉	同	名	后	史	向	君	吞	吾
坐	嚴	品	器	喿	單	喬	喜	告	号	司	各	吉	同	名	后	史	向	君	吞
垚	嚻	員	品	器	喿	單	喬	喜	告	号	司	各	吉	同	名	后	史	向	君
垚	驫	哥	嚴	品	器	喿	單	喬	喜	告	号	司	各	吉	同	名	后	史	向
堊	鱻	哭	嚻	員	品	器	喿	單	喬	喜	告	号	司	各	吉	同	名	后	史
里	囚	唐	驫	哥	嚴	品	器	喿	單	喬	喜	告	号	司	各	吉	同	名	后
里	困	舍	鱻	哭	嚻	員	品	器	喿	單	喬	喜	告	号	司	各	吉	同	名
塾	四	商	囚	唐	驫	哥	嚴	品	器	喿	單	喬	喜	告	号	司	各	吉	同
埶	回	呈	困	舍	鱻	哭	嚻	員	品	器	喿	單	喬	喜	告	号	司	各	吉
執	囘	吳	四	商	囚	唐	驫	哥	嚴	品	器	喿	單	喬	喜	告	号	司	各
埶	圁	吾	回	呈	困	舍	鱻	哭	嚻	員	品	器	喿	單	喬	喜	告	号	司
藝	家	孔	圁	吳	四	商	囚	唐	驫	哥	嚴	品	器	喿	單	喬	喜	告	号
射	宓	存	家	吾	回	呈	困	舍	鱻	哭	嚻	員	品	器	喿	單	喬	喜	告
將	寬	孝	宓	孔	圁	吳	四	商	囚	唐	驫	哥	嚴	品	器	喿	單	喬	喜
專	宿	孟	寬	存	家	吾	回	呈	困	舍	鱻	哭	嚻	員	品	器	喿	單	喬
尉	寅	孫	宿	孝	宓	孔	圁	吳	四	商	囚	唐	驫	哥	嚴	品	器	喿	單
尊	寇	季	寅	孟	寬	存	家	吾	回	呈	困	舍	鱻	哭	嚻	員	品	器	喿
尋	寥	學	寇	季	宿	孝	宓	孔	圁	吳	四	商	囚	唐	驫	哥	嚴	品	器
封	寧	孫	寥	學	寅	孟	寬	存	家	吾	回	呈	困	舍	鱻	哭	嚻	員	品
對	寫	斆	寧	孫	寇	季	宿	孝	宓	孔	圁	吳	四	商	囚	唐	驫	哥	嚴
小	寬	尊	寫	斆	寥	學	寅	孟	寬	存	家	吾	回	呈	困	舍	鱻	哭	嚻
少	寶	尋	寬	尊	寧	孫	寇	季	宿	孝	宓	孔	圁	吳	四	商	囚	唐	驫
尒	寸	尉	寶	尋	寫	斆	寥	學	寅	孟	寬	存	家	吾	回	呈	困	舍	鱻
尖	寺	尌	寸	封	寬	尊	寧	孫	寇	季	宿	孝	宓	孔	圁	吳	四	商	囚
尚	尋	寒	寺	對	寶	尋	寫	斆	寥	學	寅	孟	寬	存	家	吾	回	呈	困
就	尊	害	尋	尉	寸	封	寬	尊	寧	孫	寇	季	宿	孝	宓	孔	圁	吳	四

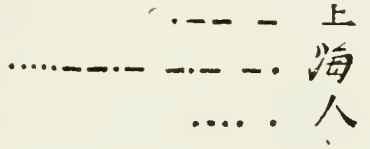
Paris

et je doute que ce système puisse rendre exactement au delà d'un petit nombre de caractères.

J'ai dressé un tableau des clefs et des phonétiques accompagnées de leur traduction signalétique. Ce tableau commence, comme les pages des livres chinois, par la droite, et les signaux se lisent de même. Ceux écrits verticalement en haut, en raison du manque de place, doivent être considérés comme dans le même sens que les autres et comme commençant par le haut. Les quarante-huit premiers caractères ont pour signal celui qui se trouve sur la même ligne qu'eux à leur droite, les vingt-quatre de la première colonne étant des clefs, et les vingt-quatre de la seconde des phonétiques qui se distingueront par le procédé indiqué plus haut.

Tout autre caractère a pour signal les signaux de sa ligne et de sa colonne, réunis de façon à former un seul signal non interrompu.

Ainsi les trois caractères suivants, dont le premier est une phonétique, le second un composé et le troisième une clef, se transcriront : le premier en deux signaux,



dont l'un indique que c'est une phonétique, et dont l'autre répond sur une des lignes du tableau à cette phonétique; le second en trois signaux, à savoir, celui des caractères composés, celui de la clef employée et celui de la phonétique employée, formé d'un signal de ligne et d'un signal de colonne réunis; le troisième, enfin, en deux signaux, à savoir, celui des clefs et celui qui répond à cette clef.

Si je disposais de trois ou quatre éléments, au lieu de deux, j'arriverais à des signaux plus brefs. Avec quatre éléments je pourrais, de plus, me dispenser d'écrire les signaux sur le tableau : les caractères seraient alors groupés en carrés de 4, 16, 64, 256 et 1024 caractères. Les quatre signaux élémentaires représenteraient quatre divisions du carré de quatre caractères, et les quatre divisions successives de tous les carrés quadruples. Ainsi les caractères d'un groupe de 4 seraient définis par les signaux 1, 2, 3 et 4, et ceux d'un groupe de 64 par les mêmes signaux répétés trois fois, à savoir, pour marquer la situation d'un groupe de 16 dans le groupe de 64, la situation d'un groupe de 4 dans celui de 16 et celle d'un caractère entre quatre autres.

J'ai publié en 1862 un tableau conçu d'après ces principes, dans un travail écrit

en anglais et en français, et intitulé : *De la transmission télégraphique et de la transcription littérale des caractères chinois.*

La recherche de l'application de la télégraphie à la langue chinoise m'a amené à étudier son application à toutes les langues.

La télégraphie est un langage non direct comme la parole, non permanent comme l'écriture, mais un langage affranchi de l'espace et du temps : c'est comme le parler lointain des nations. Sous diverses formes, elle est très-ancienne. Sa langue a d'abord été très-pauvre et très-synthétique : un feu sur une montagne annonçait l'approche de l'ennemi ; deux feux, sa retraite ; etc. Les signaux des marins représentent presque tous des phrases dont le nombre est limité, ce qui embarrasse souvent ceux qui en font usage. Comme, de plus, le vocabulaire de ces phrases se trouve rangé pour chaque nation d'après leur ordre alphabétique dans la langue de cette nation, qui ne saurait être celui des autres langues, les codes de signaux n'ont, malgré leur titre habituel, rien d'international : on en compte un nombre très-grand, et il n'en existe pas un que tous les marins entendent. Chappe, inventeur de notre ancien télégraphe, avait inventé trois répertoires de phrases, de mots et de syllabes. Volumineux et d'un emploi difficile, ils ne permettaient pas de rendre avec exactitude les dépêches. Pour exprimer, en effet, tous les mots et formes de mots de notre langue ou de la plupart des autres, il eût fallu plus de 1 500 000 signaux. Nos conjugaisons seules fournissent 960 000 formes ; et l'on comprend, d'autre part, qu'il ne suffit pas de conjuguer le verbe *être* et le verbe *avoir* pour rendre toutes les communications des gouvernements et des particuliers.

La défaveur dans laquelle étaient tombés des répertoires grossiers amena l'adoption par la télégraphie moderne d'un système de transcription purement alphabétique, ce qui ôtait aux signaux la valeur internationale dont on pouvait tirer parti.

La solution du problème était cependant bien simple : il suffisait de séparer l'expression des idées principales, verbes, substantifs, adjectifs, etc., de celle des idées accessoires de temps, de nombre, de personne, de genre, etc., et d'assigner des signaux non-seulement aux mots, mais encore aux notions grammaticales qui les complètent. Avec des signaux pour les verbes, et d'autres signaux isolés pour le présent, le passé, le futur, etc., on peut conjuguer tous les verbes de toutes les langues.

La conversation et la correspondance se contentent habituellement d'un vocabulaire de trois à quatre mille mots : la Bible n'en compte que 5 642 différents ; Milton en a 8000, et Shakspeare 15000 environ. La télégraphie n'est pas la poésie, mais elle aborde des sujets spéciaux. Elle doit employer d'ordinaire deux mille et quelques cents mots, et les dépêches spéciales lui imposent un certain nombre de vocabulaires

particuliers, une dizaine peut-être, comptant chacun de 200 à 1000 mots: soit, en moyenne, 500.

Parmi les deux mille et quelques cents mots usuels, il y a les nombres, les mesures, les divisions du temps, cent à cent cinquante en tout: les adverbes, prépositions, conjonctions, cent à cent cinquante encore; les adjectifs, deux à trois cents; cinq cents verbes et mille substantifs environ.

Il faut compter, de plus, une soixantaine de données grammaticales, ou autres, qu'on doit exprimer par des signaux assez brefs.

Tout cela peut figurer sur une seule feuille, réparti par ordre de matières dans de petits cadres portant les signaux. On peut figurer par le coloriage des divisions plus nombreuses, répartir les adverbes, par exemple, en adverbes de temps, de lieu, de quantité (ceux de manière seraient formés d'un adjectif et d'un signe grammatical). Dans les substantifs, on distinguera les parties du corps, les degrés de parenté, les habillements, etc. Les mots seront donc faciles à trouver, en même temps que leur place et leur signal seront les mêmes en quelque langue que soient les tableaux.

Avec le nombre de mots dont j'ai parlé, on n'arriverait pas à l'emploi de signaux de plus de dix éléments: les mots les plus communs seraient rangés sous les signes les plus brefs, les espaces seraient quatre fois moins nombreux que dans le système alphabétique, et, sans faire valoir certaines combinaisons qui permettent d'abréger beaucoup, on peut considérer ma méthode comme deux fois plus brève que la méthode alphabétique actuellement en usage.

L'affectation de signaux particuliers aux déterminations grammaticales ne l'allongera pas d'une manière sensible, parce qu'on doit avoir recours à la règle du moindre emploi, c'est-à-dire supprimer la marque du temps après un adverbe de temps, celle du pluriel après un nombre, etc.

On alléguera peut-être que les hommes parlent plus par locutions que par mots, et que l'expression de quelques idées n'est pas partout la même : les Latins disaient *colere deum*, les Allemands disent *bauen ein feld;* mais il y a une expression simple de toute idée qui se découvre aisément et est commune à tous.

J'ai donné à ces vues une forme arrêtée dans un premier travail intitulé *Sketch of Tables for the analytic universal Telegraphy* (Camden Hotten, Piccadilly, 1863).

J'ai proposé mon système non en France, où la télégraphie est un monopole d'État, mais en Angleterre, où j'étais sûr d'être jugé sans malveillance et sans faveur, avec les lumières sûres de l'intérêt privé.

J'y ai facilement reconnu que ma méthode n'était pas aujourd'hui applicable. Elle suppose, en effet, dans l'expédition des télégrammes, une exactitude qui n'existe pas. Les employés se trompent sans cesse. Une pression trop forte de la main change un

point en un trait : une lettre changée n'est rien, un mot changé changerait une dépêche : il me faut donc l'exactitude mécanique du télégraphe, et je l'attends un jour ou l'autre de la transmission automatique.

L'histoire du langage, qui nous montre le procédé analytique s'étendant à mesure que les peuples se mêlent et se civilisent, qui nous montre ce procédé partout où le commerce rapproche les races diverses, impose clairement la méthode analytique aux communications internationales. Tous les peuples expriment des idées semblables; les mots seuls sont différents.

Si l'on classe, comme je l'ai fait, les expressions de ces idées non d'après leur forme écrite ou parlée, mais d'après leur nature et les rapports de signification qui existent entre elles, on obtient des groupes naturels, et l'expression de chaque idée y occupe la même place et répond au même signal, en quelque langue que soit le tableau qu'on en a fait.

La difficulté grammaticale a été supprimée par le système analytique, qui substitue à nos formes compliquées l'analyse grammaticale, semblable pour tous les hommes.

Tout homme pourra donc, sans étude préalable, à l'aide d'un tableau en sa langue couvrant deux pieds carrés, correspondre par lettre ou télégramme avec tout autre homme dont il ignorera l'idiome particulier.

Pour obtenir le secret le plus absolu, il suffira de changer l'ordre des signaux.

Si l'on suppose les mots représentés par les éléments du système télégraphique de Morse, c'est-à-dire des points et des traits, et séparés des autres mots par des espaces, on pourra déguiser entièrement le sens d'une dépêche remise à des mains suspectes, à la condition de la traduire en une autre dépêche comptant six ou sept fois plus de mots.

Pour cela, on divisera en trois groupes variés à volonté, et de dix et six lettres par exemple, les lettres de l'alphabet, et l'on composera un discours quelconque, dans lequel on fera usage de mots commençant par une des dix premières lettres pour traduire les points du système Morse, de mots commençant par une des autres dix lettres pour les traits, et de mots commençant par une des six dernières lettres pour marquer la fin des mots. Comme, en ne supposant que quinze mille mots usuels ou connus de celui qui écrit, il aura encore pour rendre chaque point, chaque trait et chaque arrêt de signaux, de trois à six mille mots à sa disposition, rien ne sera, dans la pratique, plus facile qu'un tel travail; la même dépêche pourra revêtir plusieurs milliers de formes, défier tous les espions et tous les escrocs (1).

(1) Supposons que tout mot commençant par une des dix premières lettres, *a, b, c, d, e, f, g, h, i, j*, vaille un point, par une des dix suivantes, *k, l, m, n, o, p, q, r, s, t*, un trait, par une des six dernières, *u, v, x,*

Comme tout le monde peut pour son propre usage composer un tableau de mots et de signaux suivant le plan que j'ai fait connaître, et convenir avec ses correspondants d'une traduction alphabétique des signaux, la liberté la plus absolue est acquise dès aujourd'hui à toute correspondance écrite ou télégraphiée. J'ai publié mon système : il m'importe peu qu'on en use ; mais je ne saurais plaindre ni les souverains qui passent toute une journée à composer en chiffres une dépêche secrète qu'ils ne pourraient transmettre par les télégraphes de l'ennemi, ni des conspirateurs d'opéra comique, à qui je ne suis point chargé de donner des leçons, et qui se laissent journellement prendre avec des correspondances, des listes et des plans aussi clairs que détaillés, quand un peu d'adresse eût sauvé sinon leur personne, du moins leurs amis.

J'ai montré l'application du système analytique aux signaux des marins faits avec des pavillons ; sous le nom de *Sketch of an analytic universal Code of nautical Signals* (Camden Hotten, Piccadilly), j'ai publié un tableau qui ne couvre qu'un pied carré, peut se plier et se mettre dans la poche, et contient groupés sous leurs signaux et par ordre de matière, dans de petits cadres, tous les mots usités dans les signaux de mer et toutes les indications grammaticales nécessaires. Ce tableau, qui n'est qu'un premier essai, pourrait être mieux conçu : tel qu'il est, il fournit un nombre illimité de signaux, ce que ne font pas les codes actuels, qui comptent deux et trois cents pages et se vendent assez cher ; il conjugue tous les verbes et donne aux signaux autant de clarté qu'on le veut : enfin, il est directement intelligible aux marins de toutes les nations, les mots du même sens devant occuper, dans des tableaux en diverses langues, la même place et répondre aux mêmes signaux. J'ajouterai qu'il emploie pour l'expression plus exacte d'une même idée moins de pavillons que les systèmes actuels.

y, *z*. *w*, un espace, les mots composant la phrase *Je viendrai demain* étant représentés dans le tableau que j'ai publié à Londres par les signaux suivants, qui se lisent de gauche à droite, comme nos langues :

— · · · — · · · · · — — · — — — — — · ·

Il me suffit pour la traduire de former une dépêche telle que : *Nos amis désirent beaucoup que vous attendiez encore : il faut de la prudence ; cherchez un moyen terme, ne précipitez rien, écrivez bientôt.*

Ou encore : *Mon cher ami, je souhaiterais vous avoir à dîner demain avec quelques personnes de votre pays qui repartent sous peu de jours.*

Ou encore : *L'état du cher malade varie à chaque instant ; aujourd'hui il se trouvait bien : une mauvaise nouvelle pourrait retarder sa guérison définitive.*

C'est, on le voit, la réalisation complète du mot de Bacon : *Omnia per omnia.*

On pourra remarquer encore que les trois signaux ci-dessus emploient seulement les deux cinquièmes des éléments et des espaces dont le système en usage aurait besoin pour la transmission de la même dépêche.

Le télégraphe est un organe universel; nous lui avons donné une langue signalétique internationale. Allons plus loin, et posons le problème d'une langue universelle.

Les dialectes de l'Europe, innombrables, variant de district à district, vivaces malgré l'uniformité de l'instruction publique, malgré la centralisation la plus oppressive, montrent l'impossibilité absolue de soumettre tous les hommes à une même langue parlée ou même écrite.

L'extension des langues politiques s'imposant à tous les hommes cultivés d'un pays, l'emploi d'une langue morte par des savants et des théologiens de nations différentes, le recours des commerçants d'une part, des classes dégradées de l'autre, à des langues factices, soit pour s'entendre avec des peuples lointains et divers, soit pour n'être pas entendus de la police et des gens honnêtes; les caractères chinois, enfin, communs à la moitié du peuple asiatique, montrent que dans la limite restreinte des communications politiques, scientifiques, commerciales, l'emploi d'une langue universelle est possible.

Le caractère analytique des langues mêlées et répandues et des jargons internationaux déjà créés montre que l'analyse la plus complète devrait présider à la création d'une langue universelle.

Si l'on exprime par quelques mots significatifs, adverbes ou autres, en petit nombre, les temps, les cas, les nombres, les genres, la plus grande difficulté de l'étude des langues est supprimée, puisque cette difficulté gît surtout dans la formation des pluriels, la conjugaison des verbes et leurs irrégularités infinies. On peut, en combinant quelques petits mots avec un radical exprimant une idée simple, former des adjectifs, des adverbes de manière, des noms collectifs, des noms d'agent, des noms professionnels, etc.

On peut encore, avec un mot signifiant aimer, par exemple, et quelques autres mots, représenter non-seulement les idées que rendent nos mots *amour*, *aimable*, *amant*, etc., mais encore celles de chérir, d'adorer, de haïr, de détester, et toutes celles qui s'y rattachent.

Le mot *cri* joint au nom d'un animal peut remplacer tous nos mots expressifs des divers cris des animaux; celui de *demeure* joint aux mots *soldat*, *prisonnier*, etc., peut remplacer de même ceux de *caserne*, *prison*, etc.

Il est inutile de s'étendre longuement sur l'avantage qu'il y aurait à substituer des combinaisons simples, faciles à former et à entendre, aux mots étranges et irréguliers que la routine nous a donnés. Il est clair que le mot *homme* ajouté à tout nom de pays pour en désigner les habitants remplacerait heureusement des mots tels que *Champenois*, *Allemand*, *Espagnol*, *Breton*, *montagnard*, dérivés cependant tous de mots terminés

de même; et que des idées telles que celles de cheval, étalon, jument, poulain, pouliche, bœuf, taureau, vache, veau, génisse, seraient aussi bien exprimées par des mots signifiant cheval ou bœuf, complétés par d'autres signifiant mâle, femelle et jeune.

Un alphabet embrassant toutes les articulations et les modulations possibles, comptant quarante-quatre lettres, fournirait un nombre immense de monosyllabes différents. Il suffirait d'en choisir une faible partie, car en dehors des noms des animaux, des plantes et de quelques êtres naturels, le nombre des idées simples ou qu'on devrait rendre par des mots simples ne dépasserait pas trois cents.

Il est possible de classer ces idées, d'en former des groupes et de les subdiviser. Il est facile de distinguer chaque groupe par une certaine lettre initiale, et chacune de ses divisions et subdivisions par les lettres suivantes.

Le même procédé peut être appliqué à la dénomination des êtres naturels déjà groupés en règnes, en classes, en ordres, en familles, en genres et en espèces : une consonne simple ou double peut distinguer chaque classe; une voyelle ou une diphthongue, chaque ordre de cette classe; une autre consonne, chaque famille de cet ordre, etc.; et comme une désignation complète n'est pas toujours nécessaire, si le nom du cheval demandait deux syllabes, celui de la tortue envisagée d'une manière plus vague n'en exigerait qu'une. La chimie pourrait recevoir, de même, une nomenclature plus méthodique que la nomenclature artificielle qu'elle s'est déjà donnée. On pourrait aller jusqu'à désigner les lieux de la terre par leur latitude et leur longitude, en donnant aux consonnes et aux voyelles une valeur numérique dans un système de numération duodécimal, par exemple.

Le lien ainsi établi entre l'idée et le son, ou la figure qui la représenterait, conduirait l'esprit à l'intelligence des mots; leur signification la plus générale, la classe à laquelle ils appartiendraient, seraient saisissables à première vue : l'étude plus complexe des noms des êtres naturels ne serait que l'étude même de la classification de ces êtres et la graverait puissamment dans la mémoire.

Par l'application de la règle du moindre emploi, c'est-à-dire par la suppression de toute indication grammaticale faisant double emploi, par la réduction des mots à leur principale composante, c'est-à-dire à un monosyllabe et à une sorte d'état pronominal, toutes les fois que la clarté du discours n'en pourrait souffrir, cette langue serait rendue plus brève qu'aucune langue connue.

Je n'hésite pas à ajouter qu'on en saisirait la méthode en une heure et qu'on en apprendrait tous les mots en huit jours; que, sans même en apprendre les mots, on pourrait l'entendre et l'écrire sans effort de l'intelligence et en s'aidant seulement du secours d'un vocabulaire de huit à dix pages.

Mais si l'on donnait cette langue aux hommes, c'est-à-dire si l'on donnait un corps aux idées que je viens d'émettre, ce qui demanderait seulement un peu de travail et de tact, les hommes en feraient-ils usage dans leurs rapports internationaux? Je déclare que je n'en sais rien : ce qui est simple répugne à la sottise, cette reine éternelle du monde. La vapeur a fait son chemin, mais sous les rires méprisants des savants de l'Europe, de Napoléon et de Nelson : il a fallu, pour qu'elle triomphât, qu'il existât un peuple sans routine comme sans passé; tous les Européens n'ont pas même su imiter le numérotage intelligent des maisons de Paris, et quant aux Parisiens, s'ils sont si satisfaits d'eux-mêmes, c'est qu'ils ne regardent le monde que dans leur petit miroir.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE CAHIER

AVANT-PROPOS. — Erreurs habituelles. — Bases de cette étude. — Exposé des principes. . pages 3 à 7

CRÉATION DU VOCABULAIRE. — Composition des langues. — Causes actuelles. — Premiers mots. — Types phonétiques. — Phonétisme anglais. — Théorie des racines primitives. — Pléonasme primitif. — Sens vague des premiers mots. — Origine des pronoms. — Origine des nombres. . . . . pages 9 à 21

CRÉATION DE LA GRAMMAIRE. — Deux méthodes déterminatives. — Détermination phonique. — Détermination explicative. — Deux méthodes de réduction. — Mutilation des mots. — Moindre emploi. . . . . pages 23 à 34

MÉLANGE ET SUBSTITUTION. — Commerce et mélange. — Comparaison des méthodes. — Comparaison des mots. — Mots empruntés. — Formes empruntées. — Lois du mélange. — Simplification du langage. — Langues secrètes. — Familles de langues. — Classement philosophique. . . . . pages 35 à 47

CRÉATION DE L'ÉCRITURE. — Méthode idéographique. — Tropes et rébus. — Clefs idéographiques. — Méthode phonographique. . . . . pages 49 à 54

TRANSCRIPTION UNIVERSELLE. — Applications. — Étude des langues. — Transcription. — Éléments phonétiques. — Proportion des éléments. — Application au chinois. — Alphabet chinois. — Détermination idéographique . . . . . pages 55 à 71

SIGNALÉTIQUE. — Télégraphie chinoise. — Télégraphie universelle. — Correspondance secrète. — Signaux de mer. — Langue universelle . . . . . pages 73 à 82

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE SAINT-MAUR-SAINT-GERMAIN, 15.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR RELATIFS A LA CHINE

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

DE LA

TRANSMISSION TÉLÉGRAPHIQUE

DES

CARACTÈRES CHINOIS

(Avril et Mai 1862)

—

Deux cahiers, même format que les *Mémoires sur la Chine.*

PRIX, **2** FR. **50** C.

ON THE

TELEGRAPHIC TRANSMISSION

OF THE

CHINESE CHARACTERS

(May 1862)

Résumé du travail précédent, même format. — PRIX, **1** FR. **50** C.

CHINESE TELEGRAPH ON MORSE'S SIGNALS

(January 1863)

Un grand tableau autographié. — PRIX, **1** FRANC.

D'après ce système, sans rien changer aux télégraphes ou aux signaux actuellement en usage, tous les caractères chinois peuvent être transmis avec deux ou trois fois moins de signaux que n'en exigerait leur transcription alphabétique, laquelle serait à peu près inintelligible, ou la traduction d'une même dépêche en une langue européenne quelconque.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DS
706
E775
1865
v.1

Escayrac de Lauture, Stanislas
Mémoires sur la Chine